

Robert BRASILLACH

LÉON DEGRELLE  
ET  
L'AVENIR DE « REX »

## Avant-propos

*Les Français qui sont allés en Belgique peu après les élections de 1936 n'ont pas découvert sans surprise, dessinées en blanc sur le pavé même des routes, en noir sur les maisons, de grandes inscriptions qui tour à tour ordonnaient : « Votez Rex, » ou annonçaient : « Rex vaincra. » Tous les cent mètres sur les chaussées des Flandres comme dans les belles forêts d'Ardennes, flamboyaient ces mots fatidique ; ou bien apparaissaient d'ingénieuses affiches, bariolées de couleurs vives, ou d'immenses photographies d'un jeune homme vigoureux. Tels étaient les derniers témoins de cette campagne électorale si rude et si surprenante, qui devait amener à la Chambre belge, sur deux cents députés, vingt et un membres d'un parti nouveau, inconnu il y a un an, le fameux parti rexiste.*

*Depuis les vacances, après deux mois de silence apparent, la France a eu la surprise d'apprendre la rupture de l'alliance franco-belge, et en même temps l'union des rexistes avec le parti nationaliste flamand, considéré jusqu'à présent comme francophobe d'abord, et hostile à l'idée de communauté belge ensuite. Le 25 octobre 1936, une réunion rexiste interdite par le gouvernement était décrite par avance comme une sorte de marche sur Bruxelles, analogue à la marche sur Rome ou sur Munich. On interdisait à Paris une réunion de Léon Degrelle. Bref tout ramène l'attention sur ce parti. Après l'Italie, l'Allemagne, le Portugal, la Hongrie, l'Espagne, la Belgique sera-t-elle fasciste ? Allons-nous voir à nos portes, dans une terre de tradition libérale, mourir le libéralisme et les idées du dix-neuvième siècle ? Partout, avec une nuance d'inquiétude, on se demande : qui est Rex ? que veut-il ?*

*Il est assez rare et assez curieux d'assister à la naissance d'un mouvement qui sera peut-être grand. Les Français qui ont haussé les épaules devant l'ascension de Mussolini, qui ont dit d'Hitler : « Il ne durera pas, » et qui ont ignoré Salazar, ont dû devenir méfiants, et ne plus prendre M. Léon Blum pour un prophète. Il n'en est point, aujourd'hui, qui ne se montre curieux de ce rexisme, de son jeune chef Léon Degrelle. Aux bureaux du journal, dès juin dernier, on m'a dit que, depuis plusieurs semaines, des centaines d'abonnements étaient demandés de France. Le gouvernement français pourtant, par une mesure d'ailleurs scandaleuse, vient d'interdire l'entrée en France de la presse rexiste. Quant aux Belges, suivant leur opinion, ils se montrent ravis, ironiques ou exaspérés sitôt qu'on leur parle de Rex, mais il faut bien dire que la curiosité est universelle, et qu'on se met aussitôt à raconter des anecdotes, à citer des propos, bref à établir la légende de Léon Degrelle et de son parti. Qu'il ne s'en froisse pas, même si ce qu'on raconte n'est pas toujours vrai: il n'est pas de grand mouvement sans la collaboration de la légende. Encore faut-il songer que la réalité est parfois plus belle, qui fait aujourd'hui d'un garçon de trente ans le chef d'un grand parti, et demain, qui sait quoi encore ? Sans vouloir préjuger de l'avenir, comment ne serait-on pas curieux de connaître cette espérance nouvelle ?*

## LÉON DEGRELLE

---

### I

#### LA JEUNESSE DE LÉON DEGRELLE

Tout naturellement, c'est d'abord de la personne du chef que la légende s'est emparée. Il est jeune, et les hommes vous disent avec un peu d'ironie : « Les femmes aiment beaucoup Léon Degrelle. Elles le trouvent si beau ! » Mais les rexistes eux-mêmes en plaisantent et ils ont fait à ce sujet un affreux jeu de mots, qui est tout à fait dans leur manière : « C'est, disent-ils, ce que nous nommons le Rex-Appeal. » On lui prête des sentiments contradictoires, on le dépeint comme un futur Hitler, alors qu'il se défend d'aspirer à la dictature, on l'accuse de gallophobie et on vous explique qu'il n'est même pas Belge, que toute sa famille est française, on lui invente un passé rocambolesque où il aurait été tour à tour, en Amérique, vagabond, soutier, boxeur peut-être gangster. Tout cela est à peu près inévitable.

J'aime mieux pourtant la vérité et cela d'autant plus que j'évoquerai longtemps, je suppose, cette nuit en automobile, sur la route de Namur à Bruxelles, dans les bois mouillés, où Léon Degrelle, au retour d'une réunion, me racontait sans ordre, avec cette fraîcheur immédiate, cette poésie extraordinaire qui se dégage de ses moindres mots, son enfance paysanne de dénicheur d'oiseaux et de petit garçon en sabots, voleur de pommes.

Il est né à Bouillon, dans les Ardennes belges, le 15 juin 1906 dans une famille qui devait compter en tout huit enfants. Dans la famille de sa mère on avait longtemps été médecin de père en fils.

J'ai bien connu mon grand-père, me dit Léon Degrelle. J'avais huit ans quand il est mort. C'était un homme de là-bas, vous savez, un pays âpre l'hiver, pauvre, où les sens vivent rudement. Il partait à cheval, dans la nuit, pour faire ses visites aux malades, comme l'avaient fait son père, son grand-père. Une nuit, on l'a appelé pour une pauvre femme qui attendait un bébé, et qui en avait déjà six, et qui ne savait pas comment elle nourrirait celui-là. Et voilà qu'elle a deux jumeaux, et rien pour celui qu'on n'attendait pas, même pas de quoi le coucher. Alors mon grand-père est revenu chez lui, à Bouillon. Il a pris sa petite fille qui dormait dans le berceau, un grand berceau à la mode ancienne, très haut, en bois courbé. Il a mis sa petite dans le lit de ma grand'mère, il a flanqué le grand diable de berceau en travers de son cheval, et il est reparti, à trente kilomètres de là, pour donner à la bonne femme le berceau de sa petite fille. Je le vois encore, avec ses grandes moustaches, quand il allait organiser des réunions catholiques. Il était le chef des catholiques du pays, et à un moment où c'était plus désintéressé et plus grave qu'aujourd'hui, je vous assure. C'était cela, la famille de ma mère.

Puis, de sa voix un peu assourdie par les grands efforts oratoires, cette voix que j'entends sans voir le visage, parmi le vent de la vitesse le glissement de la voiture, la pluie contre les vitres, il me parle de sa famille paternelle :

- Toute la famille de mon père est originaire de Solre-le-Château, près de Maubeuge. Au petit cimetière sont enterrés tous les miens. Il y a eu plusieurs branches, qui portent des noms différents, unis au nom de Degrelle : certains (j'ai un cousin de ce nom qui tient encore un café

dans la région) s'appellent même Degrelle-Degrelle, pour les distinguer des autres. Nous avons été une famille extrêmement nombreuse : en quatre cents ans, il est né, il a vécu, sans compter les enfants morts en bas âge, deux cent quatre-vingt-huit Degrelle. Tout cela est inscrit sur notre livre de raison, que je possède encore. On y marquait les naissances, la raison pour laquelle on avait donné tel nom aux enfants, et comment étaient morts les vieux. J'ai eu un ancêtre tué à Austerlitz, et ce jour-là, il lui naissait une fille, et on l'a appelée Souffrance. Une autre, née au moment des guerres de Napoléon elle aussi, s'est appelée Victoire. Pendant quatre cents ans, des paysans appelés Degrelle ont cultivé le même champ. Dans le livre de raison, on a aussi gardé les lettres d'amour du fiancé à la fiancée. En même temps que de leur amour, ils se donnent des nouvelles du temps, de la récolte, ils disent : le blé, ou le seigle, seront bons cette année. Je pense, voyez-vous, qu'en France, au temps des rois, il y avait des millions de familles qui étaient pareilles à la mienne : et c'est pour cela que la France était un grand pays. Quand le redeviendra-t-elle?

Il se tait un instant pendant que la pluie redouble au dehors.

- C'est de là que Rex est né, il ne faut pas en douter. C'est cela que je veux refaire, et recréer. Vous savez la devise de notre famille. Nous étions presque tous maigres et petits, chétifs, grêles. Et notre devise était : « *Grêle est, mais croîtra.* »

Il réfléchit sans doute au destin, au hasard, qui a fait de ce Français, si profondément enraciné dans ses traditions provinciales, un Belge.

- Trois kilomètres de plus ou de moins... Maintenant, mon sort est fixé. Né en France, J'aurais joué un rôle de Français, avec la même ardeur. Je suis Belge, je fais mon devoir de Belge.

C'est avec les mêmes mots, si simples, qu'il me parle de son enfance paysanne. A la suite des lois antireligieuses, son père, catholique convaincu, était venu s'établir à Bouillon comme brasseur. Je revois, tandis qu'il me parle, cette petite ville de trois mille habitants, si près de la frontière française, et qui, jadis, ne forma qu'un pays avec notre Sedan. C'est l'un des joyaux des Ardennes, avec son pont brun et courbé sur la Semois, sa rivière encaissée, son château qui domine la ville, et surtout ses bois proches, et la merveilleuse douceur de ses collines, de sa lumière.

- Mettez-moi à vingt kilomètres de Bouillon, dans les bois, me dit Léon Degrelle. Je reconnaîtrai mon chemin les yeux fermés.

Par un étrange miracle, ces Ardennes évoquent la Savoie au printemps, le Jura, la Cerdagne française. C'est la même mesure des collines boisées, le même éclat transparent du ciel, la même fraîcheur des eaux vives.

- Enfants, nous voyions descendre les trains de bois, liés ensemble, sur la Semois. La grande merveille, c'était l'hiver. Il nous amenait des troncs d'arbre, des sapins, de la glace, et, quelquefois, un énorme sanglier, tout gonflé et tout emmêlé d'herbes, qui s'arrêtait contre les piles du pont.

Puis venait le printemps. Les garçons couraient sur les pentes, cherchaient les oeufs à dénicher.

Nous regardions les jeunes pins. Dans les vieux pins, les oiseaux ne se mettent pas. Pendant des heures, il fallait attendre pour voir la mère s'approcher du jeune arbre. Alors, nous grimpons, et nous trouvions le nid. On mangeait les oeufs tout chauds. Ou bien, on allait voler des pommes. Mon père aussi avait des pommes : mais les pommes volées ont un goût tellement meilleur !

Et Léon Degrelle ajoute :

- Voyez-vous, jamais je n'oublierai ces instants-là. Personne ne peut s'amuser autant que nous nous sommes amusés, moi et mes frères ou mes soeurs. Songez à ce qu'était une fête pour nous. Nous allions attendre les voitures des forains en haut de la côte, à quatre, cinq kilomètres de là. Le premier jour de la fête, on nous donnait un franc, le second jour dix sous, le troisième cinq sous. Je n'ai jamais été aussi riche, je n'ai jamais été plus heureux.

C'est là que le petit garçon a appris beaucoup de choses, et qu'il s'est formé.

- Je jouais avec les autres enfants du village. Nous étions tous pareils. Vous savez qu'en Wallonie, on met souvent l'adjectif devant le nom, à l'ancienne mode : on dit une dure vie, le blanc pain, le noir café. Chez nous il y avait surtout du noir pain, et pas toujours de café. Mais tout le monde s'aimait. Mon père était un bourgeois, et le notaire, ou le médecin étaient des bourgeois. Mais ils saluaient en passant devant leur porte le forgeron et le tanneur, parce que le forgeron et le tanneur, comme eux, gagnaient leur vie, et avaient beaucoup d'enfants, ils étaient honnêtes et travailleurs. D'ailleurs tout le monde avait beaucoup d'enfants chez nous nous étions huit, et onze dans la famille de mon père, et dix dans celle de ma mère, et douze chez le notaire, et sept chez le médecin. Vous savez, on n'est jamais bien riche quand on a tant d'enfants à élever, et c'est cela qui est bien. Alors, l'ouvrier pense que son patron remplit son devoir. Alors, on le respecte. Et un deuil est un deuil pour tous. Regardez les grandes villes. Quand quelqu'un meurt, ses voisins ne le savent même pas. A Bouillon, tout le village était en deuil quand quelqu'un mourait. C'est quelque chose que je n'oublierai jamais. C'est chez moi que j'ai appris la communauté sociale, la communauté d'un peuple.

Je m'en voudrais d'interrompre ce jeune chef, si sensible à tout ce qui l'entoure et qui le soutient, lorsqu'il évoque les démons de son enfance.

- Et imaginez la guerre par là-dessus. Imaginez combien cette communion de tout un village a été grandie par la guerre, par les privations, la haine de l'envahisseur. Nous mangions de la viande une fois par semaine, on fusillait nos parents et nos amis à Louvain, à Dinant, on déportait ceux qui ne plaisaient pas. Nous nous sommes repliés sur nous-mêmes. Déjà, il faut penser qu'avant la guerre, beaucoup d'habitants de Bouillon n'avaient jamais quitté leur ville, ou la vallée de la Semois. Il fallait être mon grand-père le médecin, mon père le brasseur pour aller visiter des malades assez loin ou livrer de la bière. Quelques-uns s'en allaient à pied, à Namur, à Liège, un jambon pendu à chaque épaule, pour le vendre au marché. J'ai vu cela : ils faisaient cent cinquante kilomètres ou plus, en trois jours, sans voiture, sans cheval, comme les pèlerins. Mais d'autres ne sortaient pas de leur maison. Au bas de la côte, il y a un endroit qu'on appelle le Point du Jour, parce que c'est là que le soleil se lève. Et le haut de la côte porte un nom magnifique : c'est le Terme. Au delà il n'y a plus rien. Je me souviens que j'étais tout enfant quand on a organisé à Bouillon une course de bicyclettes. Je n'avais jamais vu cela. J'ai suivi les coureurs, et je suis allé jusqu'au Terme. Là j'ai découvert, avec une surprise immense, que la route continuait, que le monde continuait, qu'il n'était pas borné à Bouillon. Je n'ai jamais été aussi stupéfait. Eh bien ! c'est cette côte, c'est ce Terme que nous avons

guetté pendant quatre ans, eu attendant les soldats français qui viendraient nous délivrer. Et un beau jour nous avons vu arriver... les Américains. Nous n'avons rien compris : peut-être même a-t-on eu peur de nous voir leur faire un mauvais parti, puisqu'on les a tout de suite fait passer par une autre route. Mais vous comprenez ce qu'a représenté pour nous la côte.

Pour le petit garçon, qui grandissait, pareil aux autres petits garçons du village, dans l'hiver rude, le printemps pluvieux, quels discours admirables tenaient, sans paroles, ces bois mouillés, ces odeurs de pins et de prairies, ces champs de seigle, ces pierres usées par la Semois ? Plus tard, il s'en souviendrait lorsqu'il désirerait régénérer sa patrie et le monde - par un retour aux vertus terriennes, et à l'enfance.

- J'ai besoin de la fraîcheur, répète-t-il avec passion, j'ai besoin de l'enfance. Sans l'enfance, je ne suis rien.

Mais, dès son enfance, quand son père lui demandait :

- Que veux-tu être ?

Il répondait :

- Premier ministre !

Et l'on riait, sans doute, en évoquant le « Grêle est, mais croîtra », de sa famille.

Ainsi passaient les jours, dans ce pays d'Ardenne plein de bois, d'eaux vives, où l'on s'attend, chaque soir, à entendre sonner au loin les cors, à voir passer les chasses de *Comme il vous plaira*. Shakespeare et Ronsard y ont écouté les fées, placé leurs dialogues précieux, encore tout mouillés de la rosée matinale. De cette ancienne ville souveraine partit un jour, sur un pont tout pareil à celui qui se courbe encore sur la Semois, le plus illustre des princes du pays, Godefroy de Bouillon. Il entraîna avec lui vingt peuples pour la délivrance de la première paroisse de la chrétienté, la paroisse où est mort le Christ. C'est là qu'un petit garçon qui jouait avec d'autres enfants, fils du formon ou fils de l'ouvrier tanneur, apprenait, mieux que dans les livres, la grandeur du pays où il était né, et l'amour.

Après la guerre, en âge de faire des études, Léon Degrelle passa trois ans chez les Jésuites de Namur.

- Ce sont de rudes formeurs d'hommes, dit-il volontiers.

Il leur rend d'autant mieux hommage qu'il en a parmi ses parents, comme il a des religieuses, des Pères blancs, suivant l'ancienne coutume catholique des vastes familles. Puis, il passa à Louvain, la vieille université belge, afin d'y poursuivre des études de droit, qu'il devait mener jusqu'au doctorat exclusivement. Et de Louvain, il ne cessera jamais de parler avec amitié.

Là aussi, et mieux que de la côte de Bouillon, il faisait la connaissance d'un monde nouveau, avec ses lois, ses espérances, ses travaux et ses jeux. Ce furent quelques années d'une grande importance, où il groupait au tour de lui ces amitiés sans lesquelles il n'est peut-être pas d'apprentissage dans l'art de conduire les hommes. « On ne nous refera plus une vie pareille, »

dit-il lui-même aujourd'hui en songeant à ces heures si proches, à la joie de vivre, aux plaisirs simples, aux querelles et à la fraîcheur de la jeunesse. C'est là, sans doute, qu'il apprit pour la première fois à connaître son pouvoir.

A son sujet, Bertrand de Jouvenel évoquait un jour ces garçons autour de qui, dans les lycées et les collèges, on se range naturellement, qui font la loi dans la classe, que l'on aime et que l'on admire. Et, bien que la plupart du temps, ces admirations ne survivent pas à l'âge d'homme, il déclarait trouver en Léon Degrelle comme un souvenir du « dictateur des cours de récréation » qu'il avait dû être. Je ne pense pas qu'on doive se fâcher de ce mot, et Léon Degrelle moins que quiconque. Car il met bien l'accent sur la jeunesse extraordinaire de ce mouvement, et sur la vertu de cette jeunesse, malgré les railleries des gens de bon sens.

Il est aisé de voir que c'est à Louvain que s'est formé le dictateur des cours de récréation. Non que des préoccupations plus sérieuses n'aient pas, à cet instant, déjà conquis Léon Degrelle et ses amis. Mais on s'en voudrait d'oublier cette chaude atmosphère de gaieté, de brasseries, de chahuts d'étudiants, de passion joueuse, qui donne aux abstractions (la jeunesse aime toujours les abstractions) une telle couleur vivante.

Il s'amusa beaucoup. « En un siècle où on ne sait plus rire, avoue-t-il franchement, nous avons ri. » Et d'ajouter avec gravité : « La farce est un apostolat. La farce est une école. On y apprend à être inventif, décidé. » Qui sait si la farce, après tout, n'est pas une excellente préparation politique ? Au moins enseigne-t-elle le mépris des conformismes, sans lequel je ne crois pas qu'on puisse jamais rien faire de bon.

Lui-même a raconté quelques-unes de ses farces, qui rendirent célèbres, aux environs de 1927, les étudiants de Louvain et, parmi eux, Léon Degrelle. Sans doute, quand les Soviets organisaient une exposition de propagande, et que les jeunes gens, en deux minutes et demie, fracassaient le buste de Lénine et mettaient à mal les plus vénérables spécimens de l'art soviétique, les communistes et les libéraux protestaient-ils, mais les rieurs étaient pour les iconoclastes. Ils étaient aussi pour eux quand ils chahutaient les conférences du R. P. Hénusse sur les crimes passionnels, étrange sujet pour un ecclésiastique, ou bien lorsque avec un luxe de détails précis ils faisaient arrêter un grave rédacteur de revue par la police secrète. Mais leur célébrité faillit devenir européenne lorsqu'ils inventèrent l'admirable procès des héritiers de Dumas fils.

Ils publiaient dans leur journal *l'Avant-Garde* un feuilleton funambulesque, *la Barbe ensanglantée*, « grand roman d'aventures académiques en vingt épisodes, authentique, véridique et réel ». C'était au mois d'octobre 1928. Sans doute, le procureur du roi, M. Herriot en personne, « la sémillante Mme Machin » et plusieurs professeurs distingués se trouvaient-ils mêlés à des bouffonneries assez grosses, mais l'ensemble paraissait plutôt laborieux. Pourtant, l'oeuvre était signée Alexandre Dumas petit-fils, et cette signature apocryphe donna soudain aux étudiants l'idée de soutenir l'attention un peu défaillante des lecteurs par un coup de maître.

Ils imaginèrent une protestation des héritiers de Dumas. Ils firent imprimer un papier à en-tête de Me Henry Torrès qu'ils domicilièrent à Paris, rue de Carpentras, et se firent adresser une lettre pleine de véhémence. « *Sous prétexte de rigoler et de zwanzer, comme vous dites dans votre jargon belge, leur déclarait l'éminent avocat, vous portez atteinte à la propriété littéraire... Vous vous permettez de mettre en mauvaise posture certaines personnes fort connues et universellement appréciées... Vous vous en prenez à un procureur du roi, à un*

*commissaire de police, au prestige d'un ministre français, M. Herriot à un savant distingué, à des professeurs éminents, et jusqu'à une femme. Lefait que vous la désignez sous le nom équivoque de Mme Machin indique qu'il s'agit là d'une personne de haute qualité.* » Aie Torrès déclarait qu'il allait faire poursuivre en justice l'Avant-Garde au nom des héritiers Dumas. Les juristes de la Faculté eurent tôt fait de rédiger un projet d'assignation, plein de majesté, au nom de la branche masculine des Dumas domiciliée à Paris et de la branche féminine, les dames Plancheville nées Dumas, domiciliées à Angoulême. Un étudiant, Jean Carton de Wiart, se disant envoyé par Me Torrès, alla trouver un véritable huissier, qui, vite convaincu, fit inscrire l'affaire au tribunal et s'en vint remettre dès le lendemain à l'Avant-Garde une assignation authentique avec cachet, signature et timbre fiscal.

L'Avant-Garde publia le tout. Mais pour que la farce prît toute sa portée, il fallait saisir l'opinion. Une lettre déchirante fut adressée à tous les quotidiens belges, les suppliant de prendre le parti des étudiants dans une circonstance qui mettait en péril l'indépendance de la presse et les droits sacrés de l'humour. D'un bout à l'autre du pays, ce fut une levée de boucliers pour défendre les étudiants, attaqués pour une innocente plaisanterie. Les sceptiques avaient dû se rendre à l'évidence : l'affaire était bien inscrite à Louvain. En même temps l'orgueil national s'en mêlait. Léon Degrelle en personne dénonçait des manoeuvres politiques. Quel était ce Torrès qui se moquait des Belges et de leur jargon ? « *Communiste millionnaire, prolétaire en limousine, avocat de toutes les causes sanglantes, ... quel intérêt a donc ce professionnel de la comédie judiciaire à amorcer chez nous une propagande personnelle?* » Le pays prenait fait et cause, avec « les gens d'ordre » contre l'agitateur bolcheviste.

Comme pourtant Nle Torrès ne pouvait venir plaider à Louvain, il lui fallait un remplaçant. On établit un dossier contenant copie de la lettre de l'avocat, de l'assignation, les numéros de l'Avant-Garde où étaient soulignés en rouge les passages les plus significatifs de la *Barbe ensanglantée*, et une lettre du prétendu représentant de Me Torrès. On envoya le tout à un député-avocat, Me Cleymans, en le priant d'agir à la place du maître du barreau parisien. Me Cleymans n'hésita pas une seconde, il crut tout ce qu'on lui disait, et se déclara prêt à défendre les droits de MM. Dumas et des demoiselles Plancheville. Toutefois, comme il était catholique et craignait de se compromettre avec un homme de gauche comme Torrès, il pensa confier l'affaire à son premier stagiaire. On plaida, et le tribunal, devant la gravité des faits, remit le jugement à huitaine.

C'est alors, naturellement, que l'Avant-Garde révéla la farce, et donna tous les détails. Il n'y eut qu'un vaste éclat de rire dans toute la Belgique. Les chroniqueurs judiciaires, qui avaient été les premiers bernés, prirent l'aventure avec bonne humeur. Me Torrès lui-même, averti, envoya une lettre sympathique aux farceurs. Le député Cleymans n'osa pas bouger. Le président du tribunal était trop bon Belge pour poursuivre les étudiants pour outrage à la magistrature, et son indulgence lui valut une immense popularité. Quant au gouvernement, comme dit Léon Degrelle, il fut satisfait, puisque dans l'aventure, il avait gagné 2 fr. 50 en timbres fiscaux.

On aurait tort de ne pas comprendre le goût de l'amusement simple, de la joie, qui demeure une des vives séductions de Léon Degrelle. Les grandes farces de Louvain, sans doute, leur époque est passée, et des jeux plus graves retiennent l'attention. Mais il est assez bien, je l'avoue, que le jeune chef de Rex ait commencé par animer les jeunes étudiants, ait commencé par la gaieté.

En même temps, sans doute, il découvrait aussi autre chose. Il lisait les poètes, il les imitait, et il publiait même quelques vers, *Tristesses d'hier* ou ce recueil intitulé : *Mon pays me fait mal*.

dont le titre, aujourd'hui, semble prophétique. Enfin, il cherchait à connaître les systèmes et les hommes, et, comme la plupart de ses camarades, il était maurrassien endiablé. Même si plus tard, il devait chercher à côté des principes de *l'Action française* des lois et des règles de vie, il n'est pas malaisé de reconnaître tout ce que sa logique doit au maître politique de toute une jeunesse, et lui-même ne renie pas ses fidélités du passé. Il lui arrive de dire, un peu en plaisantant, si l'on plaisantait sur des sujets si graves:

- C'est moi qui ait fait condamner *l'Action française*.

En effet, en 1926, à Louvain, au cours d'une enquête sur les maîtres de la jeunesse catholique, les étudiants, dirigés par Léon Degrelle, désignèrent Maurras avec -un tel ensemble que les autorités spirituelles s'émurent. C'est des réponses de Louvain que sortit le réquisitoire de l'avocat Passelecq, qui fut pieusement recopié par l'archevêque de Bordeaux, et finalement la condamnation de *l'Action française* par Rome. Un des jeunes collaborateurs de Léon Degrelle, José Streel, écrivait un jour, évoquant « les combats cruels autour de Maurras », qu'ils avaient été « la première meurtrissure, l'apprentissage des drames spirituels, en attendant les autres », et ne craignait pas de reprendre le mot de Péguy, évoquant sa jeunesse dreyfusarde : *Nous avons été grands*.

Maurras condamné, les jeunes gens de Louvain et Léon Degrelle pensèrent qu'ils devaient d'abord essayer eux-mêmes de sauver leur pays et leur propre humanité. Ils purent ainsi dégager leur originalité, revenir aux sources de leur race, mais il serait vain de nier ce que doivent tous les jeunes de notre temps au plus incomparable des formateurs d'esprit, - ne serait-ce que cette critique de la démocratie, faite sans doute pour jamais.

Le monde se découvrait plus grand encore qu'il n'avait paru du haut de la côte, au sortir de Bouillon, et son Terme reculait de jour en jour. Léon Degrelle d'ailleurs apprenait à connaître à la fois la beauté matérielle et sa beauté spirituelle. Quand il en avait assez des livres, des luttes d'idées, des cours de droit et même des farces collectives, il partait, seul ou avec des amis, pour de longues promenades. C'est à bicyclette qu'il visita la Belgique, la Forêt-Noire, le nord de la France où vécurent les siens, la Touraine. Il y affermissait sa culture, par un regard vivant sur ce qui existe, et sur les charmes du passé. Dans les villes, il apprenait aussi à connaître des choses plus graves, plus importantes que les livres. Il apprenait à connaître l'existence de la misère. C'est de ce temps que date une enquête sur *les Taudis*, que le premier ministre Henri Jaspar admira fort et dont il félicita le jeune auteur. Déjà Léon Degrelle cherchait sur l'horizon autre chose que la littérature et ses plaisirs, et dénonçait les maux dont souffrent les hommes. Puis, toujours, il revenait à sa Wallonie natale, à la vallée argentée et verte de la Semois, et retrouvait aux vacances, avec la même amitié, son ami le forgeron ou son ami le bûcheron.

Parmi les réflexions du jeune Léon Degrelle sur la vie et sur les hommes, je crois qu'on ne se tromperait pas beaucoup en mettant au premier rang celles que lui inspira justement un de ses compatriotes wallons, le poète Louis Boumal. A peine âgé de vingt ans, pendant un été qu'il passa en Touraine, Léon Degrelle écrivit une *Méditation sur Louis Boumal*, qu'il devait publier peu d'années après. Louis Boumal est un poète, dont la statue se trouve à Liège, et qui fut professeur quelques mois à Bouillon peu avant la guerre. Lorsque celle-ci éclata, il avait vingt-quatre ans. Il devait mourir en 1918, miné par la souffrance, à Bruges. Toute une

jeunesse salua longtemps en lui quelqu'un qui aurait pu être un maître, et il ne faut pas douter que le destin de ce jeune aîné n'ait gravement touché Léon Degrelle.

Passionné de culture française, Louis Boumal cherchait à en suivre la tradition, comme il l'a dit lui-même, de Chrétien de Troyes à Maurras. Continuateur et restaurateur des anciennes fables, il trouvait dans sa Wallonie boisée et mystérieuse un accord entre la raison et les forces du sang et de la terre. Catholique, bien que le doute et le blasphème l'aient visité pendant la guerre, maurrassien, lecteur assidu de *l'Action française*, précurseur de la jeune école monarchiste, c'est une figure attachante et curieuse. Sous le ciel clair de Touraine, dans les jardins, le jeune homme qui se penchait passionnément sur ce destin trop tôt tranché, comment n'y aurait-il pas lu des leçons, des encouragements, comment n'aurait-il pas décelé dans cette sensibilité ouverte à toute chose, dans ce cœur déchiré par une foi inquiète, dans cet esprit acharné à construire sa patrie, une image différente, mais fraternelle, de sa propre jeunesse ? Il s'agissait alors de bien autre chose que de littérature, et Léon Degrelle pouvait se dire qu'un jour, en quelque manière, il réaliserait ce que la vie n'avait pas permis à Louis Boumal de réussir. Ainsi, au début des existences de chef, parfois le destin suspend-il quelque image votive, quelque reflet un peu frêle et prophétique de ce qui sera.

Aujourd'hui encore, de son petit livre, Léon Degrelle dira qu'il lui a été utile, et qu'il l'a aidé à comprendre « sa Wallonie latine ».

C'est ainsi qu'un jeune homme échappe aux livres, à l'intellectualisme. Non que l'intelligence soit inutile, et Léon Degrelle n'a pas le romantisme de la condamner. Mais il est beau que les livres et les méditations des poètes viennent compléter l'enseignement du sol, et que tout puisse s'unir dans une leçon vivante. Il est beau qu'un jeune homme cherche à travers l'intelligence à clarifier ce que lui a déjà murmuré son instinct, et que sa terre natale puisse lui apprendre aussi précisément l'amour et la force. Après Bouillon et après Louvain, on peut dire que Léon Degrelle a reconnu les voix qu'il écouterait désormais. Il lui manque pourtant une dernière expérience, décisive celle-là : l'expérience de la souffrance et de la grandeur, l'expérience du sacrifice pour une foi. C'est ce qu'il trouvera au Mexique.

La trépidation Mexicaine occupait depuis longtemps Léon Degrelle. Douze mille catholiques étaient tombés pour leur foi, sans que le monde civilisé s'émût, sous les coups de la plus atroce des persécutions, au milieu d'un raffinement inouï de tortures physiques et morales. Ce jeune homme de vingt-trois ans commençait à en avoir assez d'une vie facile et gaie, et même des soirs joyeux de Louvain, des farces ou des discussions politiques. Il voulait savoir comment étaient morts des hommes qui avaient une foi, - sa foi. Il décida de partir pour le Mexique.

Un journal bruxellois et un journal romain lui accordent, pour un reportage futur, une petite somme, à peine suffisante pour payer un passage d'émigrant, à fond de cale. Par malheur, Léon Degrelle a déjà écrit des articles extrêmement violents contre le gouvernement mexicain. Il ne peut partir sous son nom. Assez rapidement, il réussit à se procurer de faux papiers, qui le vieillissent de quelques années, et le présentent comme un jeune médecin. Un beau jour; il prend l'avion, atterrit à Hambourg, et s'y embarque pour Vera-Cruz.

C'est son premier grand voyage. Il l'accomplit dans un réduit de trois mètres sur deux, à fond de cale, où l'on a entassé six émigrants. Les machines font un vacarme effroyable. Il s'endort

seulement au petit matin. Le steward allemand, qui l'a pris pour un Français, le réveille, et lui dit doucement :

- Monsieur, on voit votre patrie.

Pour lui faire plaisir, Léon Degrelle se lève et va regarder la France, dans la brume transpercée de faibles lumières. Il dit adieu à l'Europe qui, pour lui, était encore hier si douce et si calme.

Il arrive au Mexique au bout de trois semaines, après avoir cueilli des fleurs à Cuba, des pamplemousses, avoir dansé sur le pont, avoir passé des nuits à regarder l'eau, à écouter les musiques de fête. Comment cette nature chaude, ces nuits immenses, ne griseraient-elles pas le jeune aventurier ? Mais ce n'est pas pour cela qu'il est parti. La danse au clair de lune, le soleil doré, ce sont les charmes du voyage, cet entr'acte merveilleux de la vie : demain, il faudra savoir comment des hommes ont agi, et comment ils sont morts.

En Mexique il ne connaît personne. A un jeune catholique il a envoyé un câblogramme annonçant la venue d'un « amigo belge ». Il sait qu'on attend son arrivée, qu'on connaît son nom : mais comment trouver ceux qu'il cherche ? Et la police ne découvrira-t-elle pas que ses papiers sont faux ? Léon Degrelle est inquiet, et dit son chapelet dans le fond de sa poche. Il débarque pourtant à Vera-Cruz, il s'installe dans un hôtel modeste. On lui demande son nom. Il pense : de l'audace, encore de l'audace. Et il inscrit sur le registre : Danton.

Le lendemain, un jeune homme l'aborde dans la rue, lui montre, caché sous le revers de son veston, l'insigne de la jeunesse catholique mexicaine, une petite photographie découpée dans la prière d'insérer de son livre sur *les Taudis*, et lui demande à voix basse

- Vous êtes bien Léon Degrelle ?

Il le suit, emprunte un petit train invraisemblable, et, à Mexico, il est accueilli par les catholiques qu'il est venu voir, les Cristeros, les soldats du Christ.

C'est là qu'il passa quelques journées inoubliables, dans une villa pleine de roses et de jets d'eau. Le dimanche, un prêtre venait dire la messe dans le garage, il s'asseyait sur une chaise, et on se confessait l'un après l'autre, à genoux dans l'herbe. Puis, il consacrait l'hostie, donnait la communion, entre deux fûts de goudron, à des gens qui, peut-être demain, seraient tués. Il restait en habit laïc, et à la fin de la messe, il tendait aux assistants son stylographe, où l'encre était remplacée par l'eau bénite.

Pour tout le monde, Léon Degrelle est médecin, bien qu'il tienne volontiers des théories un peu ahurissantes sur l'origine du cancer et la guérison des maladies. Il visite le peuple, parcourt le pays. En décembre, il assiste aux neuf jours de fêtes qui précèdent la Noël, où l'on récite des prières pour demander aux maîtres de maison l'entrée pour saint Joseph et la Vierge Marie, où l'on organise des cavalcades, où l'on se livre à mille jeux naïfs, d'un paganisme touchant. Il n'oublie pas non plus d'aller voir les persécuteurs des catholiques, le président Calles, les bourreaux enrichis. Il veut contempler les résultats réels de cette immonde politique de « libération ».

Et toujours, il pense à cette épopée d'un peuple martyr, aux femmes et aux enfants imbibés d'essence, aux lignes télégraphiques d'où pendaient, en grappes, des dizaines de chrétiens, aux

tortures. Quand l'Espagne, quelques années plus tard, retrouvera le secret de cette cruauté, Léon Degrelle pourra imaginer ce qu'elle est. Car il se souviendra des trente mille jeunes gens, étudiants, ouvriers, paysans, qui, un jour, ont pris le fusil pour défendre leur liberté et leur Dieu, des quatre mille jeunes filles qui assuraient le ravitaillement en munitions, des fusillés, des pendus, des déportés. Il se souviendra aussi, dans ce pays ruiné, d'où *trois millions d'habitants* s'étaient enfuis pour échapper au massacre et à la famine, du luxe scandaleux des révolutionnaires nantis. Ne nous étonnons pas si Léon Degrelle conclut, en évoquant ces souvenirs :

- Il paraît que c'est cela, la révolution. En tout cas, c'est ainsi qu'à Mexico les chefs rouges me l'ont montrée.

Deux ans avaient suffi aux chefs du Mexique pour détruire le catholicisme. Il n'existe plus dans le pays une école catholique, un seul ordre religieux, le port de l'habit est interdit, les prêtres « autorisés » (un par cinquante mille habitants) sont déchus de tous droits politiques et inscrits aux registres de la police, comme les filles publiques. Et pourtant, contre toute cette abjection, accomplie dans le silence de l'Europe, dans la froideur des États-Unis, contre les crimes et la honte, un peuple de martyrs s'était levé. Léon Degrelle, de l'Atlantique au Pacifique, fit le sombre pèlerinage du sacrifice des Cristeros, à travers quatre mille kilomètres de désert, évoquant ces trente mois de luttes, sans pain, sans armes et sans soutien, les messes de l'aube avec la communion donnée aux soldats, le drapeau orné de la croix, et pour finir, les milliers de tombes qui portent pour seule inscription : « Mort pour le Christ-Roi. »

- Tout cet héroïsme ne fut pas inutile, se disait-il. Il a sauvé l'honneur catholique.

Quand il n'amasse pas ses notes, ne cherche pas de tragiques documents, ou ne se cache pas d'une méfiante police, Léon Degrelle se livre à la beauté maléfique de ce pays. Avec des jeunes gens, des jeunes filles, il chante dans les pirogues, le dimanche, les chants mexicains qu'accompagne la guitare aiguë. Les dimanches du Mexique, les paysages désolés, et soudain les rivières rapides, les îles, les retours dans la nuit, les bras chargés de fleurs, sont parmi les plus beaux souvenirs de sa jeunesse. Il découvre les courses de taureaux, le soleil, la chaleur du nouvel an, les bains dans les lacs tièdes de janvier, et aussi les dieux étranges, le passé terrible d'un peuple toujours mystérieux. Seulement, à tout instant, une petite croix dans la campagne l'avertit qu'on s'est battu, il y a quelques semaines, et qu'on est mort.

Au bout de trois mois, il songe à quitter le Mexique. Il a tout vu, les tombes des martyrs et les palais des révolutionnaires, l'agonie du catholicisme et pourtant son printemps mystérieux, et aussi la parade marxiste, la faillite agraire et sociale. Dans une grande malle, il a soixantedouze kilos de documents.

Un soir, dans un salon, il fait la connaissance du directeur d'une revue américaine, lui raconte ce qu'il a vu. Le lendemain, on lui demande des articles : prix, dix-huit mille francs. Jamais de sa vie Léon Degrelle n'a vu autant d'argent ! Il décide de quitter Mexico et de gagner les États-Unis, où il découvrira vite un second journal.

Avant de partir, il assista à une réunion clandestine catholique. On l'emmena en pleine campagne, où s'étaient rassemblés des centaines d'hommes et de femmes. Ils lui offrirent des fleurs, des tapis, des plateaux de bois, des vases de terre cuite. Il leur parla. Peut-être était-ce la première fois que Léon Degrelle s'adressait à une foule. Ces Indiens aux pieds nus, qui ne comprenaient pas sa langue, écoulaient pourtant cet étrange jeune homme plein de feu. Et ils

comprenaient, sans doute, au delà des paroles, ils comprenaient autre chose de plus mystérieux et de plus essentiel, puisque de grosses larmes coulaient sur leurs joues. Je ne crois pas que dans toute sa carrière oratoire, Léon Degrelle ait beaucoup de souvenirs qui lui soient plus chers.

Il eut beaucoup de mal à entrer aux Etats-Unis, où ses faux papiers lui jouèrent de mauvais tours, et, refoulé sur le territoire mexicain, il dut faire intervenir en sa faveur un évêque californien. Reçu enfin avec les honneurs de la guerre, il dépensa allégrement l'argent de ses reportages, visita à pied, ou à cheval, les États-Unis, le Canada, les Grands Lacs. Quand il rentra en Europe, après son expérience mexicaine, il était un homme, et savait ce qu'il voulait.

A Bouillon, Léon Degrelle avait appris les vertus paysannes, et avait pris contact avec son pays d'une manière vivante. A Louvain, l'avait appris le charme des amitiés intellectuelles, il avait commencé de raisonner sur l'univers, en même temps qu'il avait fait l'essai de son pouvoir d'animateur. Au Mexique, il avait appris comment des hommes se sacrifient, et il s'était juré que, dans toute la mesure de ses forces, jamais sa patrie ne connaîtrait les fautes et les crimes qui avaient ensanglanté ce sol étranger. Avant sa vingt-cinquième année, il revenait en Belgique fort de ces trois expériences capitales, et décidé à l'action. Le temps des jeux et des passions littéraires, même s'il semble s'y livrer encore, est terminé. Une autre aventure va commencer. Bientôt, le jeune écrivain, se souvenant toujours qu'il est poète, adressera à Notre-Dame-de-la-Sagesse une émouvante prière, qui est comme le testament spirituel de sa jeunesse :

*Notre-Dame, je viens à Vous  
Avec ma force, mon orgueil et mes sanglots,  
Parce que mes vingt ans  
Ont besoin de Votre Sagesse.*

C'est Notre-Dame-de-la-Sagesse qui apprendra au jeune homme et à ses pareils le chemin qu'ils doivent suivre désormais :

*Vous nous direz où doit passer la route  
Et avec quels outils nos mains vont la tracer...*

*Notre idéal n'est pas demain mais chaque jour...*

*Comme un soldat qui marche au pas sur la chaussée,  
Nous irons humblement apprendre le devoir...*

Déjà, Léon Degrelle ne l'ignorait pas. Déjà, il avait commencé de construire cette route faite pour d'autres, où tant d'hommes, il l'espérait, allaient passer. Et désormais sa propre histoire va se confondre avec celle de son mouvement et de son parti.

## II

### QU'EST-CE QUE LE REXISME ?

Dès avant son départ pour le Mexique, Léon Degrelle avait cherché dans le catholicisme, comme tant d'autres, le principe de la fraternité humaine et de l'action sociale. Louvain est une Université catholique, où les oeuvres de jeunesse chrétienne ont leur siège, et où, en particulier, l'Action Catholique acquit, aux environs de l'année 1927, une importance capitale. Elle avait servi surtout à dissocier dans l'esprit des jeunes la politique et l'apostolat religieux. On sait que depuis 1884 les catholiques belges, un peu sur le modèle de l'Allemagne et de son Centrum, s'étaient constitués en parti, si bien que leur nom avait pris un double sens, à la fois politique et religieux. Encore aujourd'hui, le parti catholique est un des trois grands partis belges, et il participe au gouvernement avec le parti libéral et le parti socialiste, dans le ministère tripartite de M. Van Zeeland. Ce qui n'a pas été, naturellement, sans quelques compromissions. Les jeunes gens de l'Action Catholique désirèrent rendre à leur religion son indépendance, s'occupèrent strictement de problèmes moraux et d'oeuvres sociales, et, pendant quelques années, se méfièrent de la politique. Léon Degrelle faisait partie de ces jeunes gens.

Quand il revint du Mexique, en 1930, le secrétariat de l'Action Catholique venait de fonder une maison d'éditions, placée sous le signe du ChristRoi : d'où le nom de *Christus Rex*. C'est le cri pour lequel mouraient les Cristeros de Mexico. Le jeune Léon Degrelle, qui avait publié des articles véhéments et documentés sur son voyage, qui déjà s'était fait remarquer par sa verve de polémiste, prit la direction des éditions Rex de Louvain. Il y publia un grand nombre d'ouvrages, de brochures sociales, de recueils de poèmes, et s'entoura d'une équipe de jeunes écrivains qui devaient, un peu plus tard, former le noyau de son parti. Bientôt, il édita un magazine illustré, *Soirées*, où l'on s'occupait de littérature, de cinéma, de radio, de tous les aspects de la vie moderne. Le jeune directeur des éditions Rex, on le voit, ne songeait pas encore très expressément à la vie politique. Alors, il venait à Paris, il discutait avec les maîtres de la jeunesse, alors il visitait Vallery-Radot, Bernanos, discutait avec Montherlant, avec Massis, avec Maritain. Un an après, en 1932, Léon Degrelle et ses amis lançaient une petite publication mensuelle, qui avait pris le nom des éditions, *Rex*. Ce n'était en somme qu'une espèce de prospectus, pour les livres édités dans la jeune maison. Peu après pourtant, *Rex* devenait bimensuel, puis hebdomadaire, donnait une place de plus en plus importante au monde extérieur. Pourtant, les jeunes gens se déclaraient toujours éloignés « de la politique telle qu'elle se pratique actuellement », et publiaient même des brochures catégoriques pour en avertir ceux qu'ils nommaient irrespectueusement « les bonzes ».

C'est un troisième journal qui devait donner à ce groupe de jeunes gens encore indécis leur véritable orientation. En 1933, toujours inventif, Léon Degrelle lançait en effet un pamphlet, *Vlan!* qui, après quelques difficultés, finirait un jour par se fondre avec *Rex*. Pour commencer, il faut avouer qu'on ne sut pas très bien quoi faire de *Vlan!* qui manquait un peu d'audace. Mais survinrent alors quelques petits scandales administratifs, qui avertirent les plus indulgents que le monde parlementaire n'était pas si honnête qu'on le supposait. *Vlan!* se lança courageusement dans la bagarre, malgré une absence de moyens fort sympathique, et demanda tout aussitôt la mise en accusation de M. Francqui, grand maître de la *Société générale* et dictateur financier de la Belgique. C'est ainsi que commençait la fameuse « campagne des pourris », qui continue toujours.

On crut pouvoir se débarrasser aisément de ces « gamins », dont le journal n'avait pas grande importance, mais qui risquaient d'alerter inutilement l'opinion. Par bonheur, ils n'avaient guère d'argent. On leur suscita des difficultés financières, et les éditions *Rex* frôlèrent plusieurs fois la faillite. C'est à ce moment-là, où tous sacrifièrent ce qu'ils possédaient, où des concours dévoués s'offrirent, c'est à ce moment-là qu'un jeune homme, Victor Matthys, un des plus anciens *rexistes* bien qu'il n'ait pas vingt-cinq ans, inventa la formule de défi, presque risible dans ces circonstances : *Rex vaincra*. Il fallait beaucoup de bonne volonté pour y croire.

Comme ces jeunes agités étaient catholiques, on crut pouvoir aussi les atteindre par ce biais, et les autorités religieuses firent des remontrances à cette filiale de l'Action Catholique qui montrait soudain une indépendance si peu chrétienne. Finalement il fut décidé que *Rex* se séparerait du secrétariat d'Action Catholique et deviendrait un mouvement purement politique, admettant croyants et incroyants. L'emblème du parti n'en resta pas moins l'ancien insigne des éditions, qui comporte les trois lettres de *Rex*, la couronne et la croix insigne compliqué, vaguement chinois, qu'on retrouve sur le drapeau rouge et sur les livres. Pour ceux dont la croix générait les opinions, ils arborent simplement les trois lettres,

La propagande commença de s'organiser, servie par des jeunes gens pleins de gaieté et de foi, des aides bénévoles accourus aussitôt. Léon Degrelle, avec un abonnement de troisième classe, parcourait toute la Belgique, afin de prendre les hommes un par un.

- Aujourd'hui, je ne pourrais peut-être plus recommencer, dit-il.

Et il ajoute, en riant :

- Je ne suis plus assez jeune.

Mais il redevient sérieux pour conclure :

- Vous ne savez pas ce que c'était, ces retours dans la nuit, à deux heures du matin, dans les wagons de bois, après être allé au fond du Hainaut ou de la Flandre pour trouver quatre ou cinq types réunis autour d'un poêle. Ah ! je peux dire que j'ai pris ce pays homme par homme, âme par âme.

Déjà, il était servi par une presse qui prendrait de jour en jour plus d'importance. Bientôt, *Soirées* disparaîtrait, *Vlan!* s'intégrerait à *Rex*. Mais, en 1934, un *Rex* flamand serait fondé, en 1935 un *Rex* allemand pour les cantons « rédimés » d'Eupen et Malmédy.

Autour de Degrelle et de ses compagnons de la première heure, des jeunes gens s'unissaient par centaines, puis par milliers. Des groupes se constituaient d'abord à Bruxelles et en Wallonie, puis en Flandre et dans les cantons rédimés. Au cours de l'hiver 1934-1935, Léon Degrelle entreprit une campagne de meetings et se révéla un orateur incomparable. Les socialistes et les communistes furent les premiers à comprendre la force du mouvement naissant et organisèrent le sabotage systématique des réunions. Celles-ci connurent immédiatement un succès de plus en plus vif. Le 1er mai 1935, Léon Degrelle réunissait déjà 4 000 personnes dans un meeting payant. Car c'est une des originalités du parti : on paye toujours, de deux à dix francs, pour assister aux réunions. Ce fut longtemps l'essentiel des ressources de Degrelle. « On paye bien pour aller au cinéma, dit-il. On peut bien payer pour m'entendre. » Mais la presse faisait toujours le silence sur ces réunions.

En juin 1935 furent constitués, en dehors des milieux d'étudiants bourgeois, les premiers groupes d'hommes de tout âge et de toute classe qui prirent le nom de *Front populaire de Rex* et manifestèrent, surtout leur activité après les vacances. C'est le jour des Morts, le 2 novembre 1935, que Rex vint véritablement au monde, dans la journée célèbre dans le parti sous le nom de bataille de Courtrai.

A Courtrai se tenait ce jour-là un Congrès de la Fédération des Associations et des cercles catholiques. Degrelle amena à Courtrai trois cents garçons décidés, comprenant pas mal de chômeurs, avec leur boule de pain et leur couteau pour prendre patience en mangeant. Il envahit la salle du Congrès. « Je demande la parole. - Je vous la refuse, répondit le président, l'ancien ministre M. Seghers. - Je la prends, répliqua Degrelle. » Il la prit en effet, prononça un discours d'une violence inouïe, traita les congressistes catholiques d'ordures ambulantes et d'excréments vivants, et provoqua le scandale le plus énorme de l'histoire intérieure de la Belgique. Le lendemain, dans tous les journaux, on en parla, la presse de Rex s'accrut en quelques semaines du simple au quadruple. Peu après, d'ailleurs, les dirigeants, M. Seghers, M. Philips, devaient perdre la face au cours de procès où leur rôle financier apparut comme assez douteux. Le jeune mouvement était définitivement lancé.

Tout l'hiver de 1935-1936 fut consacré à la lutte contre les modérés et spécialement à la poursuite des scandales financiers.

On sait - et on lui a même beaucoup reproché - que le Rexisme a d'abord voulu procéder à une épuration. Il s'est élevé avec la plus grande violence contre la dictature des « pourris », et ce mot fait tout naturellement partie de son vocabulaire.

Nous sommes trop mal renseignés pour savoir si les accusations portées par Léon Degrelle contre les vieux partis ne sont pas excessives. D'autre part, un étranger aurait scrupule à se mêler des luttes intérieures de la Belgique : cela ne nous regarde strictement pas. Il faut pourtant dire que Rex a gagné à peu près tous les procès qui lui furent intentés; quant à ceux qu'il a perdus, les jugements ont été rendus avec des attendus si sévères pour les plaignants qu'il a emporté une véritable victoire morale. Voilà déjà qui peut nous paraître significatif. Chaque semaine, Léon Degrelle dénonçait un catholique, un libéral, un socialiste. Ses attaques les plus fameuses furent menées contre le Boerenbond, protégé par de hautes puissances ecclésiastiques : les curés ne sont pas faits pour les affaires, trancha le jeune chef. Il fallait bien admettre, même si le Boerenbond avait rendu quelques services qu'il ne méconnaissait pas, à l'agriculture en particulier, il fallait bien admettre que Rex avait raison.

Naturellement les « pourris » se liguerent vite contre lui, d'accord avec ces hautes puissances financières, ces banquiers baptisés d'un nom devenu aussitôt populaire, les « banxters ». Le premier appui des jeunes fondateurs du parti a donc été un sursaut d'honnêteté, de dégoût du parlementarisme, un peu analogue à celui qu'a connu la France après l'affaire Stavisky. Il semble seulement s'être organisé avec une vigueur, une absence de niaiserie et de compromissions, qu'hélas ! nous n'avons pas connues.

D'autre part, Rex ne s'est pas contenté de reprocher au vieux parti catholique ses attaches avec le monde. Il lui a reproché aussi sa timidité, son ignorance du problème social. Rex est parti en guerre contre les modérés, et cette guerre, on s'en doute, l'a rendu extrêmement populaire auprès de la jeunesse. Les modérés donnent d'ailleurs, depuis son succès, des exemples assez plaisants de leur désarroi. En mai 1936, un journal s'était fondé, *Judex*, qui imitait jusqu'à la présentation extérieure de *Rex* : sur vingt-quatre pages, vingt-trois étaient consacrées à

attaquer Léon Degrelle. A la vingt-quatrième, l'oreille basse, *Judex* déclarait que sa collaboration était tout acquise au jeune chef, qu'en somme ils défendaient les mêmes idées. Depuis, d'ailleurs, *Judex* a disparu. Plusieurs journaux modérés ont pris la même attitude : avec une belle insolence, Léon Degrelle n'a jamais fait que se moquer de ces adhésions tardives, qu'il est bien permis en effet de trouver pour le moins bizarres.

Tout cela eut beaucoup de succès d'autant plus que l'humour s'y mêlait, et l'humour est un sûr moyen de mettre de son côté les rieurs. Le balai des rexistes devint le symbole du désir de propreté. Un jour, une vingtaine de jeunes gens se mirent à balayer avec insistance devant la porte d'un ministre. Peut-on empêcher les gens de balayer la rue ? Il y eut des attroupements, des rixes, la police arriva, hésitante : balayer n'est pas un crime. Gravement, les rexistes balayaient toujours. On finit par braver le ridicule et par les emmener au poste.

Les élections devaient avoir lieu en octobre. Elles furent avancées au mois de mai. Rex improvisa dans l'allégresse, recruta les candidats les plus bizarres, lança à trois semaines des élections, un petit quotidien de quatre pages qui est aujourd'hui un des premiers journaux belges, *le Pays réel*. On tint des réunions sans arrêt, Léon Degrelle prononça cent cinquante discours en cinq semaines ; il parlait parfois en dix lieux différents dans une seule journée. Le 24 mai, la Belgique élisait 21 députés et 12 sénateurs rexistes, appartenant à toutes les classes de la société, puisqu'on trouve parmi eux des ouvriers métallurgistes, le comte Xavier de Grunne, d'une des grandes familles de la noblesse belge, l'excellent écrivain Pierre Daye, et même un professeur de paléontologie, le sénateur de Fraipont, homme paisible qui n'avait jamais fait de politique (la paléontologie n'est pas une science violente), et qui en est aujourd'hui à son trois cent cinquantième meeting.

Les débuts au Parlement furent mouvementés. On avait beaucoup remarqué, quand le roi avait entrepris ses consultations pour la formation du ministère, qu'il s'était entretenu plus d'une heure avec Degrelle, on avait également remarqué que, contrairement au député communiste Jacquemotte, le chef de Rex était venu au palais royal sans chapeau et sans pardessus. Les uns blâmaient beaucoup cette absence d'étiquette. D'autres assuraient que le roi s'en moquait bien, et que le chapeau ne fait pas l'homme. En tout cas, aux premières séances, les nouveaux députés se firent remarquer par leur gaminerie et une délicieuse mauvaise éducation. Léon Degrelle, qui n'est pas député, se tenait dans la tribune du public, et faisait passer des petits papiers à ses troupes. On dut expulser quelques membres de la salle des séances. Par ailleurs, le parti leur avait interdit d'aller à la buvette, et de voyager en première classe. « Ils risqueraient d'y rencontrer d'autres députés, » déclarait gravement Degrelle. On essaya bien de les appeler des députés de troisième classe, mais la plaisanterie, si bonne fût-elle, eut moins de succès que les calembours de Rex.

Pendant les vacances, Léon Degrelle tint de nombreuses réunions, empêcha les socialistes de constituer un Front populaire avec les communistes, et posa plus vigoureusement que jamais au pays l'alternative : Rex ou Moscou. A la rentrée, tout en continuant les attaques contre les pourris, et en réclamant en particulier la démission du ministre libéral Jaspar, il concluait une alliance avec les nationalistes flamands, et se déclarait prêt au pouvoir.

A l'entrée de l'hiver 1936, la bataille est engagée, plus âpre que jamais, entre le ministère tripartite et le Front populaire de Rex. Ce qui ne s'était jamais vu dans l'histoire politique belge, le gouvernement a pris officiellement position contre un parti : M. Van Zeeland, M. Spaak, ont déclaré la guerre à Rex, M. Vandervelde a dit qu'il préférerait tout, même le communisme, à ce nouveau « fascisme ». Le journal *l'Indépendance belge* a été spécialement

racheté pour la lutte contre Rex. Le 25 octobre, Rex, que l'on accusait de faire figurer toujours les mêmes manifestants d'un bout à l'autre de la Belgique, décida, pour montrer qu'on se trompait, d'organiser un meeting de 250 000 personnes à Bruxelles. Il fut interdit, Léon Degrelle arrêté pendant quelques heures. Ici et là, on cria que l'échec était complet, que le feu de paille cessait de brûler, et que d'ailleurs l'accord avec les nationalistes flamands brouillait Rex avec la Wallonie qui l'avait élu, sans pouvoir vaincre l'hostilité des Flandres. Aux yeux des libéraux, des catholiques et des socialistes, fraternellement unis, c'était la fin du jeune mouvement.

Pourtant, les observateurs impartiaux étaient obligés de reconnaître la force extraordinaire qu'il représente toujours. Par sa presse d'abord : les trois hebdomadaires *Rex* ; le quotidien *le Pays réel* qui tire aujourd'hui à 217 000 exemplaires en semaines et dont on distribue un million tous les dimanches ; le quotidien en langue flamande *De Nieuwe Staat* créé le 1er septembre 1936, dont le rédacteur en chef est Paul de Mont, qui tire à 60 000 exemplaires, et à plus d'un million le dimanche ; *Rex agricole* qui paraît tous les quinze jours ; sans compter toute une série de journaux locaux, en pays wallon surtout. Par ses syndicats, ses corporations, par la flamme qui anime le moindre des rexistes, par ses innombrables réunions, par son million d'adhérents, le huitième de la Belgique, par la puissance de son chef, par sa foi.

Tel est pour l'instant le point où s'arrête l'histoire de Rex. Mouvement prodigieux par son ampleur, par la rapidité de sa croissance, par sa naissance même dans un pays de traditions libérales. Que sera-t-il demain ? Nous le verrons assez tôt. Mais c'est l'instant de nous demander ce qu'il désire. Cet « État rexiste » qu'il prépare, quels sont ses principes ? De quoi sera-t-il fait ?

Ici et là en effet, et malgré les succès considérables remportés par Rex, ou à cause d'eux, on affirme volontiers que le jeune mouvement n'a pas de programme, que les passions qu'il suscite ne sont que feux de paille, et qu'il ne faut voir en lui qu'une exploitation habile de quelques scandales d'ailleurs grossis, et une sorte de spéculation sentimentale sur l'honnêteté. Il n'est pourtant pas malaisé de se rendre compte que le Rexisme, quelle que soit la façon dont nous devions le juger dans l'avenir, est autre chose qu'une réplique belge des Croix de Feu, ou de tel autre mouvement bien intentionné et sans idées. Les idées rexistes, il est facile de les connaître : qu'on lise les nombreux journaux du parti, les articles de Léon Degrelle, les brochures de ses lieutenants, José Streel, Jean Denis, Pierre Daye, le comte de Grunne. Un petit livre comme *les Principes rexistes* de Jean Denis peut paraître parfois aux esprits difficiles d'un art assez sommaire. Mais il est clair, mais il est net, et on y trouvera longuement exposés les motifs de la nouvelle révolution nationale. Peut-être les questions secondaires et les questions essentielles y sont-elles un peu trop mises sur le même plan : Jean Denis accorde beaucoup plus d'importance au débraillé des parlementaires qu'à l'organisation des banques provinciales, et trouve des accents un peu excessifs pour flétrir l'éloquence officielle et les jaquettes de mauvaise coupe. D'autre part, il a de l'armée une conception qui nous hérissé parfois : nous n'aimons guère le caporalisme transporté dans la vie civile. Il y a là une conception bien démocratique du soldat, et aussi, dans le détail quelques naïvetés. Je ne crois pas qu'il faille y attacher une grande importance. Ce sont là des défauts auxquels échappent rarement les régimes d'autorité nés, malgré qu'ils en aient, de la Révolution et du dix-neuvième siècle. Mais si la notion de liberté paraît mal respectée par le jeune docteur, si l'individualisme nécessaire est confondu souvent avec l'individualisme condamnable, si le

paradis qu'on nous fait entrevoir est bien austère, on ne saurait nier que l'idéal de Rex est, dans son ensemble, un idéal de santé nationale assez respectable et assez précis.

C'est le terme de santé qui vient en effet le premier à l'esprit lorsqu'on pense au jeune mouvement. Il désire tout d'abord retourner à la vérité, à la réalité, c'est-à-dire non pas déifier le concept de race ou le concept d'État ou celui de classe, mais considérer une nation dans son ensemble vivant. La révolution à accomplir est une révolution à la fois morale et réaliste. Elle consiste à rendre à chacun sa dignité, et à construire un État fondé non pas sur des mythes ou sur le dangereux individualisme, mais sur les réalités sociales de la famille et de la profession. Il est assez significatif de retrouver dans le Rexisme, beaucoup plus encore que quelque parenté avec le fascisme italien ou le racisme national-socialiste, des idées qui ont été chères à La Tour du Pin, aux traditionalistes du dix-neuvième siècle, à *l'Action française* et, aujourd'hui, à Salazar ou au comte de Paris. Ces idées, elles sont adoptées par des centaines de milliers d'hommes, jeunes pour la plupart, qui les vivent avec une force dont nous avons mal idée. Et devant cette révolution à la fois nationale et sociale, qui fait paraître si timides les anciens partis, il ne faut pas s'étonner si ceux qui sont encore attachés aux vieilles erreurs s'inquiètent. Léon Degrelle, comme tous les hommes jeunes de notre temps, a compris que la tragique faute des partis avait été de disjoindre la nation et le travail : les hommes de « gauche » soutenaient les travailleurs, et d'ailleurs ceux d'une seule classe, les modérés de « droite » les ignoraient. Pour avoir voulu tenir solidement les deux bouts de la chaîne, le national et le social, Léon Degrelle a été immédiatement suivi avec enthousiasme, comme l'ont été, bien qu'ils soient très différents, Hitler et Mussolini. C'est là que réside l'accord essentiel de Rex avec la jeunesse de son temps.

Comme toutes les vraies révolutions, Rex est donc, en même temps qu'une révolution politique, une révolution morale. C'est ici qu'il faut se souvenir des origines du parti. Bien que tolérant pour toutes les confessions religieuses, Rex ne s'est jamais caché d'être un mouvement catholique, et affirme même que le seul moyen de lutter contre le bolchevisme, c'est le christianisme. Dans son entreprise de protection de la famille, il accorde avec raison une place extrêmement importante à la restauration des notions morales, et les *Principes rexistes* nous exposent longuement un « plan de propreté de la rue », une organisation des spectacles et spécialement du cinéma. « Nous estimons, disent-ils, que le relèvement de la famille est une condition indispensable au relèvement matériel du pays. » Là dedans, qu'on le remarque bien, pas d'utopies humanitaires. Léon Degrelle et Jean Denis savent bien qu'il ne suffit pas de supprimer les maisons closes officielles pour supprimer la prostitution et que les belles affiches en couleurs n'inciteront jamais personne à faire des enfants. Ce qui importe, ce sont des réalisations positives : pour combattre la prostitution, il vaut mieux poursuivre un patron qui donne des salaires insuffisants à ses employés, examiner les conditions dans lesquelles se fait le couchage dans les taudis, que de prendre de grandes résolutions à apparence morale. Ce qu'il faut louer dans le rexisme, c'est l'aspect concret que prennent justement tous les problèmes. De ces idées si raisonnables chacun aurait à s'inspirer.

Il y a même dans les principes rexistes un projet de réforme des fonctionnaires très simple et très séduisant. Rex pense qu'il vaut beaucoup mieux qu'un homme de quarante ans gagne plus d'argent qu'un homme de soixante. Avec les variations qui s'imposent d'ailleurs, suivant les cas, les charges de famille et les enfants, c'est sur ce principe qu'il désire calculer le traitement de tous les fonctionnaires. Je ne trouve pas cela déraisonnable.

Naturellement, cette révolution morale se réduirait à de belles phrases, si elle ne s'accompagnait d'une révolution économique. Aux combattants rexistes, deux ennemis sont

nommément désignés : le bolchevisme et l'hypercapitalisme. Ils sont d'ailleurs plus voisins de l'autre que chacun d'eux le pense, puisque leur développement n'aboutit qu'à concentrer en peu de mains, au pouvoir d'une oligarchie sans contrôle, toute la vie d'un pays. D'après Léon Degrelle, la Belgique est plus avancée encore que la France sur la voie des grands trusts, et il en désigne quelques-uns qui dirigent effectivement l'activité générale du territoire. C'est contre eux, et contre la puissance immodérée des banques, que le rexisme a commencé de lutter. « Qui fera les frais de la crise ? lisait-on dans *Rex* en septembre 1936. Seul l'hypercapitalisme doit porter le fardeau d'une crise dont il porte, à tous égards, l'accablante responsabilité. » Rex veut réorganiser les métiers, décentraliser le plus possible, combattre les grandes sociétés à succursales multiples pour protéger le petit commerce, la petite industrie, l'artisanat, toutes les formes de vie où les hommes sont près les uns des autres, et aptes à se comprendre, au lieu d'être les rouages d'une machine. Tout cela, naturellement, ne peut guère se concevoir sans une organisation corporative extrêmement précise, qui puisse éviter cette routine où s'est enlisé le petit commerce français et qui l'a condamné à mort. Là encore, nous pourrions encore chercher une parenté avec l'*Essai sur le gouvernement de demain* du comte de Paris. Au moins autant que le bolchevisme, que le capitalisme, que le monstrueux étatisme, Rex condamne d'ailleurs ce qu'il appelle « l'odieuse hypocrisie manchestérienne », c'est-à-dire le libéralisme économique. La doctrine du libre développement du commerce et de l'industrie a, en fait, abouti à considérer le travailleur comme une denrée, qu'on paie plus ou moins cher suivant le temps. C'est la doctrine la plus opposée à la dignité humaine qu'on puisse concevoir. Sur le mensonge de ce libéralisme, sur le chantage exercé par le capital sur l'ouvrier, c'est peut-être Charles Maurras qui a écrit d'ailleurs les pages les plus dures et les, plus pénétrantes à l'article *Ouvrier* de son *Dictionnaire*. Avec une certaine férocité, joyeuse, Léon Degrelle écrivait dans *le Pays réel* en août 1936 : « *Le bourgeois ne comprend qu'à l'instant précis où on le raccourcit d'environ vingt centimètres.* »

Il ne faudrait pas croire, après cela, que le rexisme soit une doctrine de lutte de classes. Tout mouvement inspiré plus ou moins du corporatisme, tout mouvement fondé sur la dignité du travail, est bien au contraire partisan de la réconciliation des classes. La devise de Rex, elle est admirable, et je l'ai lue sur sept colonnes, en titre du *Pays réel*, le premier jour où j'ai rencontré Léon Degrelle : « *Travailleurs de toutes les classes, unissez-vous !* » C'est la devise la plus nette qui soit à opposer à la mensongère proclamation communiste. Mais elle réclame le respect mutuel, et la justice aussi bien que l'amour. L'amour, lui, ne peut se réduire en formules. Mais la justice, on peut l'exiger, on peut l'organiser. Il ne faut pas devoir à l'initiative privée, toujours sujette à révision et à caution, ce que le droit vital réclame. C'est là une idée qui a longtemps rebuté les vieux partisans du libéralisme et de la charité : il n'en est pas qui soit sans doute plus profondément ancrée au cœur et dans l'esprit des jeunes, c'est l'idée maîtresse de Rex.

Autour du roi, clef de voûte de la nation, autour de l'idée nationale elle-même, le rexisme veut organiser la vie complexe, la vie multiple des familles, des professions, des provinces. La famille étant la première cellule sociale, il veut organiser le vote plural, supprimer les droits de succession en ligne directe, supprimer le divorce. A l'intérieur de la profession, il veut instaurer un régime de protection du travail. Dès à présent, des syndicats groupent les ouvriers pour les revendications professionnelles, et la vie, comme toujours, a devancé la théorie. A l'intérieur du cadre national, il veut faire respecter les diversités et les libertés des provinces. On se doute que cette partie du programme a une singulière importance en Belgique. Les ennemis de Léon Degrelle l'accusent d'être Wallon en Wallonie, Flamand en Flandre. Comment en serait-il autrement ? Dans ce pays divisé par la langue, où chaque partie craint de se voir dépassée par l'autre, où, aujourd'hui, si l'on en croit les Wallons, la prépondérance

flamande est établie d'une manière excessive, comment le seul remède ne serait-il pas dans une liberté analogue, à celle de l'ancienne France ? Léon Degrelle déclare que le bilinguisme obligatoire a fait son temps, que jamais les Wallons n'ont voulu apprendre le flamand, et qu'il importe de laisser chacun tranquille, avec sa fierté régionale, ses coutumes, sa langue. Sinon, à force d'excès, on en arrivera à détruire la Belgique. Il réclame donc un libre fédéralisme, où Bruxelles servira de trait d'union, et il pousse même le souci de liberté jusqu'à réclamer l'égalité des droits pour les Allemands d'Eupen : *Rex* a une édition allemande, et un député de cette langue. Malgré les attaques dont son système est l'objet, il apparaîtra vite aux esprits non prévenus qu'il est le seul possible et logique.

On a beaucoup attaqué en France, en particulier, son alliance avec le vieux parti nationaliste flamand, dirigé par M. Declercq. C'est là une question beaucoup plus délicate que ne veulent le croire les Français, et dont un étranger a scrupule à se mêler. Il faut savoir que l'exaspération de l'hostilité entre les Flamands et les Wallons est montée en Belgique à un degré beaucoup plus haut qu'on ne croit. Les Flamands considèrent qu'ils sont la partie la plus importante du pays et les Wallons se croient opprimés par les Flamands. J'ai lu dans des journaux de la région de Dinant : « *Nous avons fait la révolution de 1830 contre les Flamands du Nord* (lisez les Hollandais), *nous ferons celle de 1937 ou 1938 contre les Flamands du Sud.* » Les bruits les plus extravagants courent comme par exemple, au printemps dernier, celui du mariage du roi Léopold avec la princesse Juliana, héritière du trône de Hollande, afin de rétablir les anciens Pays-Bas. Des Wallons m'ont raconté que dans certaines provinces flamandes, les aubergistes mettaient sur leur porte : Interdit aux chiens et aux Français. J'ai toujours trouvé les hôteliers flamands fort accueillants, mais l'important n'est pas qu'une telle anecdote soit vraie, c'est qu'on puisse l'imaginer. J'ai rencontré des Belges, qui aimaient pourtant leur pays, pour me dire : « Dans cinquante ans, il n'y aura plus de Belgique. La Flandre se sera unie à la Hollande, et la Wallonie n'aura plus comme ressource que l'union avec la France. » Pour ma part, et même si je croyais cela possible, je ne crois pas que ce serait une solution bien satisfaisante, et cela nous ferait d'abord une étrange frontière ; Louis Philippe, dans sa sagesse, a refusé tout ce qui pouvait y ressembler. Je crois ensuite que la Belgique est un élément indispensable à la paix de l'Europe, qu'elle forme une nation, et la Wallonie d'autre part n'acceptera sans doute jamais d'être unie à la Hollande. Il ne faut pas oublier que la religion est toujours très importante dans les pays du Nord. C'est la religion qui a fait la distinction entre les Pays-Bas Catholiques et les Pays-Bas Protestants. Même affaiblie par les temps modernes, elle a trop modelé les caractères pour ne pas faire deux êtres très différents d'un Hollandais et d'un Belge.

Cependant, il ne faut pas douter que le problème était grave. Le mouvement flamingant prenait ces temps-ci de plus en plus d'importance. Les Flamands sont plus nombreux que les Wallons (quatre millions et demi contre trois millions et demi) et ont en général plus d'enfants. Après l'indépendance de la Belgique, c'est le français qui avait été la langue officielle, pendant des années, à cause du mauvais souvenir qu'avait laissé la domination hollandaise, malgré ses avantages économiques. Peu avant la guerre, pourtant les Flamands avaient obtenu certains avantages. Quand la guerre éclata, que le territoire fut envahi les Allemands comprirent l'intérêt qu'il y aurait à exploiter les légers dissentiments qui avaient pu s'élever entre les Wallons et les Flamands. Ce fut ce que l'on appela la politique von Bissing, du nom du gouverneur allemand de Bruxelles. On commença par promener dans les camps de prisonniers et les villes prises cinq déserteurs belges, qui furent les propagandistes de l'idée flamande. Un « Conseil des Flandres » fut organisé, et il était entendu qu'après la guerre, dans l'union du Deutschland, un royaume flamand, analogue aux royaumes de Saxe et de Bavière, serait institué sous la direction d'un fils du kaiser. Telle fut l'origine d'un parti qui se nomma

lui-même parti *activiste*. A la paix, les activistes, considérés comme des traîtres, furent jugés et condamnés au cours de procès retentissants.

On a pris la fâcheuse habitude de les confondre avec d'autres Flamands, partisans d'une certaine autonomie, et qui ont repris, à vrai dire, quelques-unes de leurs revendications. Il reste encore deux *activistes* à la Chambre belge : mais ils sont inscrits dans les rangs du parti socialiste. Quant aux Flamands, s'ils ne sont pas adhérents du parti catholique, ils s'unissent dans les rangs du Vlaamsch National Verbond, qui compte seize députés, et qu'on appelle aussi *frontiste*. C'est avec eux que Rex a fait alliance.

Il faut reconnaître que le frontisme était suspect depuis longtemps, et à bon droit. Le leader flamand de Rex, M. Paul de Mont, a déclaré lui-même, dans un discours retentissant, qu'il avait eu des tendances démagogiques fâcheuses et un antimilitarisme de mauvais aloi. Jamais il n'avait consenti à reconnaître la dynastie belge, et pas davantage la forme actuelle de la commune patrie.

Pour achever l'imbroglio, il faut ajouter à l'*activisme* et au *frontisme* un parti extrêmement curieux, qui compte encore assez peu d'adhérents, mais avec lequel il faudra peut-être compter un jour, le parti des *Dinaso*, dirigé par M. Van Severen. Les *Dinaso*, fortement inspirés dans leurs défilés, leur propagande, de l'idéal spectaculaire hitlérien, déclarent préparer l'avenir *thiois*. L'empire Thiois, ou le Dietschland, suivant le vieux mot du Nord, c'est un empire où s'uniraient Hollande, Flandre, Wallonie, Luxembourg, Flandre française. Certains *Dinaso* réclament même l'Alsace-Lorraine, pensant reconstituer ainsi dans un État fédéral l'ancienne Lotharingie du traité de Verdun. L'empire Thiois serait, avec le Congo et les Indes néerlandaises, le second empire colonial du monde. Les *Dinaso* sont en relations avec les fascistes hollandais, et leur influence, pour être limitée, est certaine, surtout en Flandre. Indépendamment de ces rêves (mais qui peut en politique, parler de rêves ?), beaucoup de Belges en tout cas sont persuadés de la nécessité d'une alliance « thioise », entre la Hollande, la Belgique et le Luxembourg, constituant une barrière d'États neutres fortement organisés. Léon Degrelle y joindrait volontiers la Suisse, et l'on ne peut guère trouver à redire à une conception politique qui aurait bien des avantages pour la paix européenne.

Mais on conçoit que devant les nuances qui séparent les catholiques flamands, les activistes, les frontistes, les *Dinaso*, et d'autres encore, l'opinion publique ait parfois mal distingué la vérité. Pour l'instant, c'est avec les frontistes que Rex a signé un accord. Et je ne sais pas ce qu'il en adviendra pour la Belgique, mais il me paraît certain que les intentions de Léon Degrelle sont des plus pures. Que les nationalistes flamands aient tort ou raison, il faut penser qu'ils étaient trois cent mille Belges à refuser la communauté belge. Il ne servirait de rien de voir en eux des traîtres : il valait mieux les ramener à la patrie. L'accord, où l'on a voulu voir une manœuvre « antibelge » fut négocié par un homme décoré dix fois, et par Paul de Mont, amputé des deux jambes sur l'Yser. Je ne crois qu'on puisse sans injustice y voir autre chose qu'une intention patriotique.

Quoi qu'il en soit des résultats futurs, pour l'instant les nationalistes flamands ont reconnu la dynastie des Saxe-Cobourg, ont reconnu la communauté de la Belgique. Ils avaient déjà un programme social corporatif analogue à celui de Rex, et se déclaraient aussi violemment antimarxistes. Sans doute, de telles négociations réclament-elles beaucoup de prudence, mais c'était un beau risque à courir. Devant ces résultats, Rex demande le droit d'être fier.

Dans l'avenir, il s'efforcera d'organiser l'unilinguisme français en Wallonie, l'unilinguisme flamand en Flandres. Il faut que la Belgique, comme la Suisse, prenne son parti d'être un pays de deux cultures et de deux langues. Seule Bruxelles conservera le bilinguisme. Rex entend d'ailleurs développer dans tous les domaines l'autonomie, tant provinciale que communale. C'est le régionalisme dans le cadre de la patrie décentralisée, cher aux théoriciens français et espagnols, et qui est certainement une nécessité vitale pour certains pays.

Ce qui est sûr en tout cas, c'est que la Belgique ne durera que par la réconciliation des Flamands et des Wallons autour d'un idéal national fort. A cette réconciliation, on ne peut nier que Rex travaille : s'il se trompe, c'est sur les moyens, ce n'est pas sur les intentions. Et je ne crois pas en tout cas, quoi qu'il ait pu être jadis des rapports de l'Allemagne avec les Flamands (et de quelques Français imprudents avec les Wallons), je ne crois pas qu'il faille voir dans cet accord une manœuvre dirigée contre la France, et inspirée par la politique d'outre-Rhin.

On sait en effet qu'on a fait à Léon Degrelle une réputation solide de francophobie et de germanophilie. Quand on lui parle de la politique extérieure de son pays, il répond qu'il la dirige vers une politique d'Etat libre. Il déclare qu'il blâme les excès de Hitler, qu'il n'admet pas l'idéologie nationale socialiste, mais qu'il ne peut que trouver excellentes les mesures prises par le Führer pour la classe ouvrière, et qu'il veut vivre en paix avec tout le monde. Quant à être francophobe :

- Comment cela serait-il ? Je suis d'origine française, je vais très souvent vu France, ma femme est Française.

Sans doute, dans les discours, des articles de ses lieutenants, parfois, on peut relever une mauvaise humeur assez mai informée, mais comment ne pas comprendre qu'un peuple étranger n'aime pas toujours la France que nous sommes ? Quand le roi des Belges a décidé de revenir à la neutralité, nous avons sans doute le plus douloureux affront qui nous ait atteints depuis l'armistice. Vingt-deux ans après avoir accompli le geste le plus noble de l'histoire, vingt-deux ans après les plaines flamandes inondées, Bruxelles envahie, les petits enfants de Dinant froidement fusillés contre les murs, la Belgique se détourne de nous. Tout Français doit en être profondément humilié, mais à qui la faute ? Il faut répondre que la faute en est à nos gouvernants, à notre politique de faiblesse et de récrimination, la faute en est à Tardieu aussi bien qu'à Briand, à Poincaré comme à Sarraut, à Barthou et à Léon Blum. Avec une désolante suite dans les idées, la France mise sur tous les mauvais tableaux, soutient le négus, les assassins de Barcelone, croit aux pactes en un temps où, suivant le mot de Pilsudski, les pactes font rire même les mouches. Pour comble de folies, la France s'allie avec les ennemis de toute civilisation, essaie d'entraîner le monde dans la guerre pour la Russie. Comment un nationaliste étranger ne serait-il pas hostile à la France ? Pour ma part, je lui en donne l'absolution.

Je la lui donne d'autant plus volontiers que des miracles se produisent toujours et qu'un Belge en particulier ne peut être complètement hostile à la France. On a eu beau interdire à Léon Degrelle l'entrée du territoire, les Belges ont beau se montrer exaspérés par la mauvaise éducation des Français à l'étranger (les Français sont les plus désagréables voyageurs du monde), par l'attendrissement suspect avec lequel nous parlons des « petits Belges », je n'ai entendu personne me parler de la grandeur de la France, de son vrai visage, comme Léon Degrelle. A un journaliste étranger, il déclarait récemment avec vigueur :

- La France, on en a sa claque !

Je ne trouve pas cela contradictoire (car il s'agit d'une autre France) avec cette *Lettre aux Français* qu'il a récemment publiée dans *Je suis partout*, et que *le Pays réel* a reproduite, car elle n'est pas réservée à la seule propagande extérieure, mais correspond à un sentiment profond :

« *Puisqu'il ne m'est plus permis de parler aux Français, il me faut bien me contenter de leur écrire.*

« *Le mot français fait monter tant de regret en nos coeurs. Pour les Wallons de ma patrie, la France, c'est notre langue, notre culture, notre civilisation. Dites, c'était tout de même un morceau de notre âme, et Ronsard, comme Musset et Montaigne, comme Maurras, étaient à nous comme aux Lorrains et aux Provençaux. A quoi bon le nier ? Nous souffrons d'être traités en France comme des indésirables et des parias.*

« *Quand je me suis retrouvé, l'autre matin, sur un quai de gare, entre deux gendarmes, comme un malfaiteur, j'ai regardé longtemps les voies qui glissaient dans le brouillard en me disant : « Tout de même, comment a-t-on pu en venir là ? Nous n'avons plus le droit de respirer l'air de France, de retrouver là-bas les sources d'une de nos deux cultures, d'entendre chanter en Touraine ou dans les Landes les mêmes mots qu'au bout des plateaux liégeois ou au fond des bois ardennais. »*

« *Et replié sur moi-même, je pensais à nos morts étendus en terre française près desquels je ne puis même plus prier et me recueillir.*

« *Tout cela vingt ans après que les marches wallonnes furent baignées du sang de nos bûcherons et de nos mineurs, mêlé à celui de vos chasseurs alpins.»*

Et comment n'être pas d'accord avec Léon Degrelle, quand, après des évocations aussi émouvantes, il conclut :

« *Il ne faut plus se faire la moindre illusion. Dans la mesure où la France lie son sort à celui des Soviets, elle devient un danger pour notre peuple et pour la civilisation.*

« *Pas un paysan, pas un ouvrier, pas un père de famille de notre sang ne périra pour les Soviets. »*

Seulement, il suffit de lire *Rex* ou *le Pays réel* pour découvrir assez vite, au milieu des accès de mauvaise humeur trop évidents, cet ancien amour pour la France, et le désir de voir renaître celle que les rexistes nomment la vraie France. Et pas davantage ne sont oubliés les événements de la guerre. On a accusé Rex de germanophile. Cependant un incident caractéristique (et naturellement peu connu) prouve bien qu'elle est l'attitude véritable du parti. Au mois d'août 1936, la ville de Dinant inaugurerait un monument aux civils fusillés par les Allemands pendant la guerre. Le gouvernement belge fit savoir qu'il considérait ce geste comme offensant pour l'Allemagne, ne se fit pas représenter et demanda même à la France de ne pas envoyer de représentant officiel. Aucun journal n'a protesté avec plus d'énergie que *le Pays réel*.

« *Sous prétexte de conciliation, le régime pratique une lâche politique d'abdication, écrivait M. José Streel. Un régime vraiment national saurait allier l'indépendance de sa politique au*

*soin de sa dignité... Nous ne nous imposerons pas au respect de l'Allemagne en essayant de voiler la vérité mal à propos. Ce n'est pas provoquer les Allemands que de rappeler solennellement que les fusillés du 13 août 1914 furent d'innocentes victimes ; à garder le silence, on paraîtrait reconnaître quelque fondement à la légende des francs tireurs. »*

On peut voir ainsi qu'il ne faut pas se hâter de juger le mouvement sur les racontars de ses ennemis. La France est toujours méfiante à l'égard de la jeunesse. Pourtant, cette jeunesse, elle a déjà réuni une oeuvre forte, à force de tout risquer dans l'amour et dans la foi. Il est possible que bien des éléments de cette doctrine, que bien des détails de cette politique doivent être critiqués. Il est impossible que l'on refuse aux animateurs de ce mouvement étonnant, l'un des plus originaux d'après guerre, ce que nous pouvons nommer la pureté.

Rex tend la main à tous les hommes de bonne volonté, et il leur promet la paix. Dans un meeting de Namur, récemment, le professeur de Fraipont expliquait avec simplicité ce qui faisait la fierté de son parti :

- Rex a réconcilié les Flamands et les Wallons, Rex a réconcilié les hommes qui vont à la messe et ceux qui n'y vont pas, Rex réconciliera demain dans tout le pays, comme il l'a déjà fait dans ses rangs, toutes les classes sociales.

Dans un des derniers numéros du *Pays réel*, un des jeunes collaborateurs de Léon Degrelle évoque les deux groupes de mineurs de Courrières qui marchaient dans des veines parallèles, s'appelant à coups de pic : l'un de ces groupes pourtant allait vers le salut, l'autre marchait dans une prison sans issue possible. « Nous sommes pareils, dit Rex aux communistes égarés, à ses « camarades communistes », nous marchons dans des galeries parallèles, mais déjà nous autres nous voyons la clarté du jour. Il faut venir avec nous : la lumière ne se diminue pas en se partageant. »

Cette lumière pour tous, c'est la foi qui soutient, au delà de toutes les discussions, de toutes les critiques, l'âme même du rexisme.

## III

## DEGRELLE VIVANT

Pourtant, si l'on n'a du rexisme que l'idée qu'en peuvent donner quelques résumés, des lectures, on n'en saura rien, comme on ne sait rien du fascisme après quelques brochures de propagande. Il faut avoir vu en Belgique la passion et l'intérêt que suscite le seul nom de Léon Degrelle. Il faut surtout avoir vu « le monstre lui-même ».

Ce qui frappe, sitôt qu'on s'approche de ce mouvement, c'est sa jeunesse. On a essayé de le déconsidérer en l'appelant un « mouvement de gamins ». Plaise au ciel que nous ayons un « mouvement de gamins » de cette force. La vérité est qu'à ses débuts le rexisme fut bien un groupement de jeunes. Depuis, on a vu s'agréger à lui des hommes de tout âge, et la véritable jeunesse est celle de l'esprit. Dans le bureau de Léon Degrelle, j'ai rencontré des hommes de quarante ans et des hommes de vingt-cinq, et ni Pierre Daye, député de Bruxelles, ni le comte Xavier de Grunne, sénateur, ne sont des gamins. Mais l'impression générale, singulièrement réconfortante, il faut le dire, reste celle de la jeunesse. Autour de Rex ou du *Pays réel* campent des permanences de jeunes gens joyeux, agités comme des étudiants. Je suis reçu un jour par Stéphan Fluche secrétaire de Léon Degrelle : il a vingt-sept ans, il en paraît dix-huit, c'est un garçon blond qu'on imaginerait mieux, à la sortie d'un cours, parlant aux jeunes filles. Un autre jour, je retrouve Victor Matthys, « le plus ancien rexiste », l'inventeur de *Rex vaincra* : il ressemble aux portraits que peignit Roger van der Weyden, il a la même figure étroite, énergique et rgacieuse, les mêmes lèvres dessinées, les mêmes yeux réfléchis mais aussi le même âge que ces meneurs d'hommes du quinzième siècle, qu'on trouvait vieux à trente ans. Un sympathique désordre semble naître autour d'eux, et il ne faut pas oublier que la bonne humeur, la plaisanterie énorme ont été parmi les éléments les plus constants du « Rex-Appeal ». D'où une atmosphère de gaieté, et presque, de mystification, dont les débuts mouvementés du rexisme au Parlement peuvent donner une idée.

Quant au chef qui commande à ces hommes de tout âge, quant à l'animateur, on sait qu'en 1936 il vient tout juste d'atteindre ses trente ans. Il en paraît d'ailleurs à peine vingt-cinq. Et je dois dire qu'il est malaisé de juger ce garçon vigoureux et plein de santé, dont le charme est si évident. Peut-on résister à Léon Degrelle, à sa présence, à sa camaraderie immédiate, au rire d'enfant qui s'empare de lui, à ses colères subites lorsqu'il se passionne, au regard direct de ces yeux où brillent si fort les prunelles noires ? Tout de suite, auprès de lui, on est saisi de cette confiance qui fait l'agrément juvénile du rexisme, on croit tout ce qu'il dit, tout ce qu'il va dire, on ne sent plus la fatigue, on est prêt à réaliser un monde fraternel. Son visage plein sourit, il bouge, il marche, il s'interrompt pour parler à ses amis, à ces jeunes gens qui l'entourent. L'un d'eux le premier jour, portait sous son veston une blouse russe à col brodé. On n'a pas une seconde l'impression de se trouver dans le P. C. d'un grand parti, encore moins au siège d'une ligue fasciste et « paramilitaire ».

J'ai vu Léon Degrelle pour la première fois, le 15 juin 1936, le jour même de ses trente ans, dans les bureaux provisoires de la rue Royale. Je ne suis pas près d'oublier, je l'avoue, l'allégresse de son accueil, et le visage amical que m'a montré dès l'abord le rexisme.

- Nous n'avons pas besoin, et pas envie, de parade, me dit tout de suite Léon Degrelle. Nous ne sommes pas un parti militarisé. J'ai fait toute ma campagne sans armes, sans même de

cannes. Tout le monde peut m'aborder, et je n'ai pas de gardes quand je me promène dans la rue. J'aime mieux me faire assommer de temps en temps par les socialistes : ça m'est arrivé. Il est vrai qu'en Belgique, en général, les réunions sort bien protégées. Ce n'est pas comme en France.

Non seulement Léon Degrelle s'est fait assommer, mais il a failli se faire tuer. On sait qu'en septembre, une réunion ayant été interdite, il parla en bateau sur la Meuse, éclairé par des projecteurs. On tira sur lui à Seraing, on blessa deux de ses amis. Il ne bougeait pas. Cette manifestation de courage physique fit une impression énorme et accrut son prestige d'une manière inouïe.

Je le regarde marcher derrière sa table, j'écoute le son de sa voix plus encore que ce qu'il me dit. S'il est vrai qu'un certain rayonnement physique, qu'une certaine animalité soient nécessaires à un meneur d'hommes, il est sûr que Léon Degrelle possède ce rayonnement et cette animalité. Je ne l'ai pas encore entendu parler en public, mais je suis sûr qu'il doit faire un admirable orateur. Il est d'ailleurs servi par une force de résistance peu commune.

- Cet après-midi, je vais à Anvers, dit-il. Vous voyez notre vie : dans la journée, les meetings, les réunions, l'action. La nuit, nous faisons le journal. Je voyage tout le temps, en auto, en avion, j'ai déjà parlé presque sans interruption pendant des journées entières. On se couche à cinq heures, on se lève à sept. C'est comme ça qu'on se porte bien.

Et il rit, de ce rire juvénile qui est l'un de ses charmes les plus certains. Nous parlons de son parti, de ses idées.

- La grande faute des vieux partis de droite, en Belgique comme en France, c'est de n'avoir rien compris, de ne pas s'être intéressé au problème social. Comment peut-on ignorer cela ? Aujourd'hui, en Belgique, la misère est très grande, surtout depuis la dévaluation, car la vie a augmenté et les salaires n'ont pas augmenté : aussi allez voir dans le Borinage. Comment voulez-vous empêcher que ces malheureux deviennent communistes ? Nous ne pouvons rien avec les anciens partis. Il faudrait tout leur apprendre, et d'abord à aimer les hommes. Tenez, il y a un mot très frappant, C'est celui que dit un vieil ouvrier à notre roi Albert, un jour qu'il visitait des mines. Le roi lui demanda : « Que voulez-vous ? » Et l'ouvrier répondit : « Sire, nous voulons qu'on nous respecte. » C'est cela, le travailleur veut qu'on le respecte. Cela ne veut pas dire qu'il faut lui faire l'aumône. Votre colonel de La Rocque, il fait l'aumône, c'est ignoble.

Puis, Léon Degrelle m'expose rapidement ses vues sur les oeuvres sociales de certains grands patrons.

Bien sûr, c'est très bien. Mais est-ce que vous ne croyez pas qu'il ne vaudrait pas mieux, quand les ouvriers ont passé toute la journée aux usines Un Tel qu'ils ne soient pas obligés ensuite d'entrer à la cantine Un Tel, à la salle de jeux Un Tel, à l'infirmerie Un Tel ? Un Tel ! toujours Un Tel ! Vous ne croyez pas qu'il vaudrait mieux qu'il y ait des foyers, des salles, des jeux qui leur appartiennent ? Il faut organiser cette propriété collective. Et puis, il faut dire aux communistes que ce sont les pays d'autorité qui ont le mieux compris la dignité du travail. Il ne faut pas laisser aux marxistes le monopole de la solidarité. C'est Hitler qui organise des fêtes du travail, c'est lui qui, l'an prochain, veut envoyer des ouvriers allemands en croisière aux Canaries. La semaine de quarante heures ? Voilà deux ans qu'elle existe en Italie ! Vous voyez le mensonge !

Il se met à rire de nouveau.

- Ils sont furieux, les socialistes. Ils ne peuvent plus organiser de réunions, ils sont obligés de venir porter la contradiction aux nôtres. Il n'y a qu'un Front populaire en Belgique, le Front populaire Rex, c'est notre nom. *L'Internationale* ? Tenez, la voilà.

Il me tend un cahier, où je lis la musique de *L'Internationale*, avec d'autres paroles.

- Nous déposons un projet sur l'augmentation des salaires. Mais attention, pas de démagogie, il nous faut aussi en même temps des recettes équivalentes. Les socialistes présentent à la Chambre, comme candidat à la présidence, un bourgeois ? Nous, nous présentons un ouvrier métallurgiste.

Et Léon Degrelle a l'air de s'amuser, comme d'une série d'excellentes farces. C'est cela sans doute, et je ne m'y oppose pas, tout au contraire. Mais ce sont aussi des méthodes significatives, qui révèlent ce qu'il veut faire de son mouvement. Je lui dis combien on s'y intéresse en France. Il me parle de notre pays :

- Vous n'avez qu'un mouvement qui a jamais su ce qu'il voulait, c'est *l'Action française*. Naturellement, nous avons tous lu Maurras. Sans Maurras, la Belgique aurait des rois, par hasard. Elle n'aurait pas idée de ce qu'est la monarchie.

Il me parle aussi de M. Blum, qu'il prononce drôlement : « Blume ».

- Votre Blume, qu'est-ce qu'il va faire ? Il a l'air bien embarrassé. Vous n'avez qu'un homme dans votre Parlement qui connaisse le peuple, c'est Doriot. Mais avant d'organiser un mouvement, il faut longtemps. Voyez Rex, il y a cinq ans que je travaille, et nous commençons seulement. Il ne vient pas en un jour, l'été !

Comme elle lui convient, cette métaphore saisonnière ! Comme elle dépeint assez bien ce jeune homme sensible aux courants de notre époque, qui sent où nous allons, ce qu'il faut faire, beaucoup plus encore qu'il ne le comprend.

- Je ne suis pas un théoricien politique, avoue-t-il volontiers. Ce qu'il faut d'abord, c'est voir l'instinct de la politique. Naturellement, cela ne suffit pas. Et même regardez autour de vous. Quelle est la seule classe qui ait une éducation politique, bonne ou mauvaise ? La classe ouvrière ! Les ouvriers sont les seuls qui lisent des journaux, des tracts, qui aillent aux réunions. Il faut donner une éducation politique à tous.

Nous reparlons de ses idées sociales, allant d'un sujet à un autre avec la plus désinvolte liberté. Je retrouve ce socialisme rexiste, où se mêlent si curieusement, le corporatisme moderne et le christianisme.

- Je veux organiser un service social, analogue au service militaire, envoyer chez les mères de famille nombreuse, pauvres ou malades, des jeunes filles qui les aideront, faire connaître aux jeunes gens le monde du travail. Il faut que les classes apprennent à ne plus s'ignorer.

Et peut-être peut-on craindre, dans l'application de ce système, on ne sait quel caporalisme que je trouve assez dangereux. Tout ce qui réduit les individus à un dénominateur commun,

suivant une expression chère aux rexistes, tout ce qui fait faire à chacun une besogne uniforme, risque de heurter, de froisser, autant que de convaincre. Ce sont les périls du militarisme, et le militarisme de la charité n'en comporte pas moins. Mais cette entraide apportée par des travailleurs ou de futurs travailleurs, à d'autres travailleurs, a quelque chose de noble, car elle n'est jamais, ne doit jamais être une aumône, et seulement l'expression d'une fraternité réelle.

- Ce n'est pas une utopie, ajoute Léon Degrelle. Nous avons déjà appliqué notre système. Les jeunes filles rexistes prennent chez elles de petits enfants du peuple.

Et cette fois, Léon Degrelle a l'air très sérieux. Tout ce qui pourrait nous gêner, ou nous paraître insuffisant dans les doctrines du parti, est d'ailleurs emporté dans un tel élan que nous sommes, malgré tout, séduits. Ce jeune homme plein d'allégresse a réussi à donner à son mouvement une force et une santé à laquelle on résiste mal. C'est avant tout la réaction d'un peuple libre, d'une jeunesse libre : les anciens cadres sont brisés, et on peut attendre beaucoup de ce rajeunissement. C'est ce que je dis à ce garçon si familier, si volontiers riant, qui, avec ses « gamins », nous donne au fond, un grand exemple.

En juin il se donnait deux ans avant de réussir. La Chambre présente est ingouvernable, pense-t-il, et on devra la dissoudre peut-être plusieurs fois. Les rexistes, il en est persuadé et nous le sommes autant que lui, reviendront chaque fois plus nombreux. Déjà, ils constituent un groupe avec lequel il faut compter au Parlement, bien que leur action s'exerce surtout en dehors de la Chambre. La cohésion du pays, qui est tout autre chose que la pseudo-union nationale chère aux parlementaires de nos deux nations, se fera peut-être autour de Rex.

Je me disais cela en le quittant, par ce juin pluvieux, regrettant de ne pas l'avoir vu dans une foule, où je le devinais sensible, aimanté par elle, et prêt à la diriger sagement, coïncidant avec ses désirs et ses rêves confus, mais capable de les épurer pour le salut national. Tel que je l'avais vu dans son petit bureau de la rue Royale, dans l'agitation familière du journal et du parti, entouré de ses collaborateurs et de ses lieutenants, il me paraissait dès l'abord, ce jeune homme qui était un chef, aux écoutes d'un univers en formation.

Comment, au bout de quelques mois, retrouverais-je Léon Degrelle et son parti ?

En plein centre de Bruxelles, près de la Bourse et du boulevard Anspach, la permanence de Rex est désormais établie rue des Chartreux. En quelques semaines, toute l'activité du parti a été rassemblée dans ce vaste local, sans cesse agrandi, où l'on construit encore. Je puis retrouver Léon dans un immense bureau, tout en longueur comme le bureau où Hitler et Mussolini reçoivent les journalistes : une table de dimensions cyclopéennes, le portrait d'une très jolie jeune femme qui est Mme Léon Degrelle, un Christ d'un réalisme saisissant, une composition évoquant une foule entraînée par un chant, tout cela pourrait être imposant à l'excès. Mais Léon Degrelle est resté le même, il a le même rire, les mêmes yeux. La victoire qu'il sent proche ne l'a même pas grisé. Et je n'ai pas à craindre de ne plus subir le charme juvénile du rexisme : cet étonnant parti, sans violences, sans émeutes, ce parti qui ne veut que d'une révolution légale et progressive, il a toujours pour lui sa jeunesse et sa foi.

Quand je sors du bureau de Léon Degrelle, je parle avec quelques-uns de ses collaborateurs. Celui-ci est un ancien sous-officier, croix de guerre française, celui-là est un vieil ouvrier qui

a passé deux mois à modeler au marteau dans le métal un buste de Léon Degrelle. Il lui apporte aujourd'hui un modèle de hampe pour le drapeau rexiste, le beau drapeau rouge orné de la couronne et de la croix. Il faut le voir regarder ce jeune chef, qui a vingt-cinq ans de moins que lui. Que ne ferait-on pas pour obtenir un pareil regard, de pareils dévouements ? Dans l'auto qui nous ramènera tout à l'heure de Namur, Léon Degrelle me dira son secret.

- On n'a rien donné quand on n'a pas tout donné. Les autres partis venaient, et ils offraient, ils promettaient. Je n'ai rien offert, j'ai tout demandé. C'est pour cela que Rex vaincra.

Je crois qu'en effet c'est cela, le secret du rexisme, cette union où chacun a tout donné. Ceux qui ont pu suivre quelques-uns des grands meetings n'ont pas pu ne pas le sentir. Ils ont tous décrit ces équipées un peu folles, ces salles où l'on s'écrase, Degrelle changeant de linge dans les arrière-cuisines, auprès des baquets fumants, semant ses chemises, ses cache-cols et ses cravates aux quatre coins de la Belgique, Ces jeunes gens, ces jeunes filles, enflammés de jeunesse et d'amour lorsqu'il paraît, les longues courses dans la nuit, les communistes muets, les reparties foudroyantes de l'orateur, les repas dans les petits villages, les permanences rexistes décorées de balais et de drapeaux rouges. Pourtant, depuis la réunion interdite de Bruxelles, le 25 octobre, jusqu'au 13 novembre, Léon Degrelle n'a pas tenu de réunion.

- On commençait à s'ennuyer, me confie l'un des rexistes.

Mais le 13 novembre, première réunion à Namur.

- Vendredi 13. C'est mon jour. J'ai connu ma femme un vendredi 13, ma petite fille Chantal est née un vendredi 13.

Il faut croire que ce jour est un jour faste pour le jeune chef. La semaine passée, le gouvernement a loué une salle à Namur pour tenir une séance de propagande antirexiste : trois ministres, des trois grands partis, ont pris la parole. Résultat : une demi-salle. Léon Degrelle annonce un meeting, la salle de la Bourse est entièrement louée, on s'écrase debout dans les portes, on doit retenir une seconde salle, au théâtre, à la dernière minute : l'orateur, on le sait, ne craint pas sa peine, et ne refusera pas de parler deux fois de suite.

Je pars avec lui en auto pour Namur, sous la pluie battante. Il ne parle pas. On lui passe une bouteille thermos qui contient du bouillon brûlant : ce sera son repas de ce soir. Un peu avant la ville, sur la route, Rex-Namur nous attend. Léon Degrelle change d'auto, et quand la nôtre débouche sur la place de la Bourse, il s'est déjà assis dans la vaste salle, entre les drapeaux rouges, et les haut-parleurs transmettent à la foule du dehors les acclamations de la foule du dedans.

Sur l'estrade, c'est le comte de Grunne qui parle, et qui raconte son voyage en Russie soviétique. Tout à l'heure, ce sera Archambault, ouvrier mineur, puis l'étonnant M. de Fraipont, grisonnant, enjoué, enrôlé, professeur de paléontologie. J'avoue que j'aime beaucoup M. de Fraipont. C'est lui qui racontait récemment l'histoire des médailles d'or, d'une valeur de six cents francs, insigne des parlementaires : on retrouvait beaucoup de ces médailles au mont-de-piété, jusqu'au jour où on prit la décision de ne plus les remplacer gratuitement lorsqu'elles étaient « perdues » ; aussitôt on cessa de les perdre. M. de Fraipont raconte cela comme le reste, avec une bonhomie violente, et un total mépris des conformismes. On sent que le rexisme, comme pour beaucoup d'autres, a été pour lui une sorte de révélation de la jeunesse.

Puis Léon Degrelle se lève, salue la main levée, au milieu des acclamations. Une jeune fille lui apporte une boîte énorme d'où il tire en riant la plus grande des poupées que j'aie jamais vu, presque aussi haute qu'un homme. C'est pour sa petite fille (il en a même deux, Chantal et Anne). On applaudit, car les Belges aiment la famille, et, très simplement, Léon Degrelle commence, d'une voix sonore, sans effort, immédiatement claire.

- Mes chers camarades, quelle joie de se retrouver enfin, après l'absence, de retrouver cette union de Rex que viennent de symboliser les discours que vous avez entendus. Puisque nous avons vu parler ici un noble, le comte de Grunne, un ouvrier, Archambault, un professeur, de Fraipont, et qu'au delà de cette salle, il nous est permis d'évoquer nos enfants dans leurs berceaux.

Du premier coup, il a conquis la salle qui l'interrompt aussitôt, et l'applaudit, et applaudit en même temps la grande poupée rose qui lui a donné sa première phrase. Cette phrase, il ne faut pas croire que Léon Degrelle y ait mis aucune emphase : il l'a dite doucement, avec une sorte de tendresse naïve, je veux dire naturelle ; il n'y a mis aucun accent de mauvais théâtre ; il a dit seulement ce qu'il pensait, à cet instant, ce que tous avaient pensé, et je crois bien que c'est dans cette manière si pure et si droite de sentir ce qu'il dit, sans se soucier de l'élégance ou de l'ironie, qu'est le secret de son éloquence. Il ne lui a pas fallu dix secondes pour le révéler.

Au fond de la salle, mêlé à ces bourgeois, à ces ouvriers, à ces jeunes filles, à ces retraités, qui écoutent debout leur jeune animateur, j'écoute moi aussi, et j'écoute en même temps les différents bruits, les différents silences des auditeurs. Léon Degrelle expose son programme de réconciliation des classes, de réconciliation de toute la nation. Comme la qualité du silence est différente, lorsqu'il aborde quelque-une de ces questions qui tiennent si fort au coeur des Belges, par exemple la question flamande ! Avec quelle attention, quel désir d'être rassuré on l'écoute, quel désir qu'il ait raison ! Il le sait, lui qui devient pressant, adjure la foule de comprendre qu'il y a là un problème de justice, uniquement de justice, explique à ces Wallons qu'ils seront beaucoup mieux *chez eux*, beaucoup mieux affermis dans leur culture française, maintenant qu'ils seront protégés contre les Flamands (puisque'on parlera uniquement français en Wallonie), comme les Flamands, *chez eux*, seront protégés contre les Wallons. Et toujours, il répète ce mot : chez eux, comme celui qui peut le mieux faire sentir l'essentiel, l'union au sol, les devoirs et les droits qui en découlent. Il tend ses poings en avant, il rejette d'un geste rapide ses cheveux en arrière, et de temps à autre, quand les applaudissements éclatent, il lève la main en souriant comme un enfant, un peu pour un salut, un peu pour un serment, un peu pour demander le silence.

Il défend méthodiquement Rex pendant une heure et demie, d'une voix qui ne faiblit pas, et devient seulement un peu voilée, un peu plus émouvante. Il le défend contre l'accusation d'avoir trahi au profit des nationalistes flamands, contre l'accusation d'être à la solde de Berlin. Un journal, puis vingt journaux, ont raconté qu'il avait eu récemment une entrevue avec Goebbels :

- Pourquoi d'ailleurs n'aurais-je pas le droit d'aller voir Goebbels ? Tous ces socialistes, quand l'Allemagne était aux mains des socialistes, ils passaient leur temps en Allemagne, ils nous inondaient d'étudiants allemands, de gymnastes allemands. M. de Man a vécu en Allemagne, il était professeur à l'Université de Francfort, il était payé avec de l'argent allemand, pendant des années. Son fameux *Plan*, en quelle langue a-t-il été écrit ? Regardez la couverture du livre : elle porte « traduit de l'allemand », par je ne sais quel zèbre international ! Et ce sont

ces gens-là qui voudraient nous interdire d'aller en Allemagne ? Mais Rex réclame le droit d'aller par-tout, de voir Goebbels comme Mussolini ou comme Staline, et si demain M. *Blume* veut m'inviter, j'irai sans que ça regarde personne ! Seulement, il y a un malheur : c'est que le jour où j'étais à Berlin, Goebbels était à Athènes, à deux mille kilomètres de là, et il parlait devant septante mille personnes. Croyez-vous que les journaux qui m'ont accusé ont rectifié ? Pas du tout !

Et la foule s'exclame et applaudit. Cette familière éloquence (on ose à peine employer ce mot) cette, conversation à haute voix, avec des accès d'emportement, des rires, des plaisanteries, la ravit. Mais elle s'émeut lorsque Léon Degrelle s'émeut aussi :

- Pas un mark, pas un pfennig allemand, ni directement, ni indirectement, n'est jamais entré dans notre caisse ! Et si jamais on peut prouver que j'ai voulu faire de Rex un mouvement à la solde de l'étranger, je demande à tous nos amis qui se sont battus pendant la guerre, qui ont tout donné pour leur pays, je vous le demande aussi à vous, il faut me frapper et me tuer !

Et déjà, c'est la fin. Déjà Léon Degrelle salue, la foule s'écrie « Rex vaincra », et il se précipite au dehors, on lui jette un manteau, un foulard, il est rouge, il court au théâtre où, dans une petite pièce, il boit d'un trait un verre de bière. Puis, dans la salle où se tient le second meeting, et où M. de Grunne vient d'achever de parler, il apparaît, éreinté, souriant, et aussitôt le voilà reparti encore pour une heure, devant un autre auditoire, aussi enthousiaste, aussi attentif que le premier.

Je le retrouverai à la sortie, dans l'auto qui l'amène chez un de ses oncles, habitant de Namur. C'est un charmant intérieur belge, avec une grande cheminée, une statue du Christ-Roi. Pendant que Léon Degrelle change de linge dans une autre pièce, qu'on m'explique comment on lui vole ses chemises pour en faire des souvenirs, nous buvons de la bière, nous mangeons ces énormes raisins belges qui ont l'air de venir de Chanaan. Puis, on lui montre des photographies de famille, des prêtres, des religieux et des religieuses, car il en a beaucoup parmi ses proches. Il est détendu, ravi de ce succès, tellement significatif après la manifestation de Bruxelles du 25 octobre.

- Maintenant, à partir de dimanche, nous allons tenir vingt-cinq meetings en trois semaines. Ah ! ils peuvent y aller, les types du gouvernement. En s'y mettant tous, avec les trois partis, ils n'y tiendraient pas huit jours, à ce régime.

Il envoie un jeune homme à Charleroi à deux heures du matin, et comme l'autre déclare familièrement (tout se passe entre camarades, à Rex) qu'il n'a déjà pas dormi la nuit dernière, Degrelle lui réplique rondement :

- Vous vous reposerez quand vous serez mort.

Et il ajoute à mon adresse :

- Ah ! comme je me reposerai quand je serai mort. Ce sera magnifique.

Puis, après réflexion, :

- Après tout, je sais bien que non. A peine arrivé, j'aurai la moitié des saints pour moi, il faudra convaincre les autres, j'aurai un terrible travail, je fonderai un journal...

- *Le Paradis réel ?*

Et nous rions tous, et on nous verse d'autres verres de bière, d'une bière légère qui a comme un goût de raisin muscat.

Pourtant, il faut partir : les jeunes gens de Rex-Namur attendent, et déjà ils ont téléphoné deux fois. Il faut que Léon Degrelle passe les voir avant de regagner Bruxelles, et il faut aussi qu'il prenne la grande poupée de Chantal, qu'on a déposée à la permanence.

Je l'entends parler encore une fois, debout sur une table, dans une petite pièce étroite ornée de drapeaux en papier, au milieu de quatre-vingts jeunes gens qui le pressent. Ce n'est plus l'orateur des grands meetings. C'est un camarade qui s'adresse à d'autres camarades, d'une voix étonnamment douce et chaude, presque à mi-voix. Il dit qu'il est heureux, il évoque l'esprit fraternel de Rex, la jeunesse, le dévouement. Il est simple, détendu, il est ému. Tous ces jeunes gens tendent vers lui leur visage, les jeunes filles le regardent avec un émerveillement sans nom. Peut-être est-ce l'instant que j'ai préféré, dans ces images hâtives que je contemple depuis quelques heures.

Et dans la nuit, tandis que l'auto rapide nous ramène à Bruxelles, il continue alors de parler, pour moi, pour lui. Je ne vois pas son visage. J'entends seulement sa voix dans l'ombre. Elle apporte avec elle mille évocations saisissantes, un envoûtement extraordinaire. Je ne sais pas ce que sera le rexisme, je ne sais pas ce que sera Léon Degrelle : tout est possible dans l'univers, même l'échec après la victoire. Mais je sais que je ne pourrai jamais oublier cette promenade dans la nuit, et ces mots magiques qui montaient d'un jeune homme mis en présence de son destin. Il n'est pas d'animateur, j'en suis sûr sans une profonde poésie. Lorsqu'il parle aux Italiens de la terre natale et d'au delà des mers, Mussolini est un grand poète, de la lignée de ceux de sa race, il évoque la Rome immortelle, les galères sur le Mare nostrum et poète aussi, poète allemand, cet Hitler qui invente des nuits de Walpurgis et des fêtes de mai qui mêle dans ses chansons le romantisme cyclopéen et le romantisme du myosotis, la forêt, le Venusberg, les jeunes filles aux myrtilles fiancées à un lieutenant des sections d'assaut, les camarades tombés à Munich devant la Felderenhalle ; et poète le Codreanu des Roumains avec sa légion de l'archange Michel. J'écoute Léon Degrelle me parler de son enfance, avec ces paroles sans apprêt qui évoquent tantôt Colette et tantôt Péguy, et je sens bien que lui aussi, il est un grand poète, qui a su capter les voix de sa terre natale. Il n'est pas de grande politique qui ne comporte sa part d'images, il n'y a pas de grande politique qui ne soit visible.

- Nous aimons le mot de communauté, dit-il. La communauté familiale, la communauté religieuse. Nous voulons construire notre communauté. Pareille à ce village que nous avons traversé tout à l'heure, tenez, ce village si spirituel, qui tourne autour de l'église avec sa route en virages, que l'église achève. Il y aura place pour tous dans notre communauté. Et c'est cela le vrai patriotisme, la vraie tradition : ce n'est pas le drapeau tricolore, les discours, toutes ces sottises. Ce n'est pas l'abstraction. Nous n'aimons pas ce qui est abstrait. Nous aimons notre terre, nous voulons voir renaître tout ce qui y rattache l'homme. Comme l'homme est seul, dans les villes d'aujourd'hui ! Nous voulons, voyez-vous, rendre à l'homme toute sa vie, toute sa raison d'être. C'est magnifique, d'être un homme ! Mais il ne faut pas le mutiler. C'est très beau, l'intelligence, et elle est nécessaire : mais elle ne suffit pas. Nous voulons sauver l'homme dans sa totalité.

Il se tait, puis il rit doucement :

- Ne trouvez-vous pas que c'est merveilleux d'aller tenir une grande réunion, où l'on parle de choses si graves, et puis de revenir, avec, pour récompense, une poupée. A une heure du matin, sur la route...

Il rêve, pendant que l'aiguille du compteur oseille entre cent et cent vingt, et, comme il s'en aperçoit :

- Que voulez-vous. Quand on a marché à pied jusqu'à quinze ans, c'est tout de même encore une grande volupté pour nous, la vitesse.

Et toujours, dans le glissement sans fin de la vitesse, sur les larges et belles routes, il laisse venir à lui des images paysannes et gracieuses, sa famille, le pont, la Semois, la côte en haut de Bouillon. Comme on sent bien qu'il voudrait que chacun ait son Bouillon, ses joies simples, la pauvreté qui n'est pas la misère, suivant l'admirable distinction de Péguy. Comme on sent que tout est né pour lui dans cette petite ville qui lui a donné le modèle d'un bonheur courageux et mesuré.

Nous traversons les bois, les champs, en bordure de Bruxelles. Ce n'est plus le passé qui le touche alors, c'est l'avenir.

- Une ville n'est pas faite pour qu'on y vive, elle est faite pour y travailler. Ici, vous ne pouvez pas voir parce qu'il fait nuit, mais c'est magnifique. Il y a des bois, des lacs, des prairies. Nous, mettrons des trains rapides, des autobus, au lieu de ce tramway ridicule qui met une heure pour conduire les Bruxellois à la campagne. Nous démolirons toutes ces mesures, toutes ces réclames publicitaires. Ici, je veux que chacun ait son foyer, son jardin, sa joie. On habitera ici, on sera heureux ici. Il faut enlever les hommes aux villes. Vous verrez tout cela. Il nous faut vingt ans seulement, vingt ans nous suffiront. Vous comprenez, être ministre six mois, ça ne m'intéresse pas.

Et il ajoute, pensant sans doute à Bouillon :

- Quand on pense à ce qu'on a pu faire dans le passé, quand on pense qu'il y a eu les croisades, ces milliers d'hommes partis pour délivrer le tombeau du Christ, on ne peut plus désespérer des hommes : ils sont capables de tous les efforts.

Il parle avec un tel calme, avec une telle confiance en l'avenir... Comment ne serait-on pas d'accord avec ces évocations extraordinaires, avec cet espoir d'un monde juste et fraternel ? Je suis tout près de croire, en cet instant, ce jeune homme invisible, qui a appelé à son secours son enfance, son pays, qui m'a parlé avec tant d'émotion de la France, de son passé, de son héroïsme gracieux, et qui s'avance si hardiment vers un avenir qu'il anime, et qu'il bâtit. Je l'avoue, je m'intéresse d'abord à la figure que forment dans le temps et dans l'espace les êtres humains. Et rien ne pourra faire jamais, même si je devais être déçu sur certains points, que cette figure ne m'ait paru saisissante, et d'une beauté originale.

Quand je le quitte, dans la nuit, je me dis que nous pouvons attendre quelques mois encore avant de savoir ce que la chance apportera à Léon Degrelle. Mais nous pouvons dire à présent qu'il est prêt pour la rencontre de cette chance.

*Que sera le rexisme demain ? Je ne suis pas prophète pour le savoir. Que devons-nous en penser ? On me dit, çà et là, qu'il y a eu des imprudences de langage en Flandre ou dans les cantons rédimés. C'est bien possible, et l'aventure, si noble soit-elle, ne va pas sans griser les aventuriers. Sans doute, tout n'est-il pas encore tout à fait net dans les desseins du parti. Mais nous sommes à l'aube d'un jour qui pourra être beau, et rien ne peut être plus émouvant que de surprendre une aube, déjà rayonnante, mais encore menacée par la nuit et par tant de dangers. Il est émouvant d'être là lorsque quelque chose naît, qui demain sera peut-être salué par tous, mais il est émouvant de songer aussi aux périls, et de supposer qu'une espérance qui a été si exaltante pour des milliers d'hommes peut disparaître soudain. Demain nous aurons peut-être des réserves à faire, je n'en sais rien, peut-être aucune. Nous ne sommes pas encore au temps de la discussion. Nous sommes à l'instant où tout est possible, et où nous pouvons admirer tant d'ardeur, tant de foi, et une compréhension si vigilante des besoins de notre temps. Il est difficile à un étranger de décider si le rexisme est nécessaire pour la Belgique. J'aurais scrupule à l'affirmer : je puis dire que je ne regretterais pas sa présence dans notre pays.*

*Il ne s'agit point de prêcher ici pour l'imitation servile d'un nationalisme étranger. Je n'ai aucun goût d'ailleurs, je l'avoue, pour les casernes, les travaux et les plaisirs en commun, et la rigolade par quatre. Mais les grandes idées humaines qui ont présidé à la naissance d'autres mouvements, hors de nos frontières, doivent être présentes à notre esprit, car tout ce qui est vraiment de l'homme a une valeur éternelle. Quand Léon Degrelle refuse le qualificatif de mouvement dictatorial pour Rex, il déclare que « Rex, c'est l'épanouissement de l'homme et du citoyen, c'est la reconstitution de la communauté populaire, c'est la certitude d'un régime en contact avec toutes les couches de la nation ». J'avoue que je suis touché par ces paroles, dont nous aurions à faire notre profit, et qui laissent à l'homme sa double personnalité d'individu et d'être social.*

*Et je dois dire qu'un point particulier me séduit singulièrement dans ce mouvement et dans la personne de Léon Degrelle. Il ne me semble pas qu'on l'ait jamais mis en valeur, comme il convient.*

*Parmi les animateurs d'hommes qui ont paru en Europe après la guerre, le dernier venu est aussi le plus jeune. Avec Mussolini, avec Hitler, avec Salazar, avec Kemal, avec Staline, on a vu monter au pouvoir la génération qui avait la guerre ou qui, tout au moins, en a contemplé d'un oeil d'homme les leçons directes. Léon Degrelle, puisque le fondateur de la Phalange espagnole, José Antonio Primo de Rivera, qui avait trente ans lui aussi, vient d'être fusillé, Léon Degrelle est le premier-né des chefs qui n'ont pas fait la guerre, qui étaient encore dans l'enfance lorsqu'elle éclata, et qui, s'ils ont décidé de ne pas en oublier les leçons, ne comprennent peut-être pas ces leçons comme leurs aînés. On s'apercevra peut-être un peu plus tard de l'énorme importance que peut comporter un tel rapprochement : huit ans au roulement de tambour de 1914, douze ans aux cloches de l'armistice, ce n'est pas la même chose que vingt ans les tranchées. J'entends bien qu'une certaine expérience manquera aux générations nouvelles, mais qui sait si elles n'auront pas, en contrepois, un certain don de liberté ?*

*Léon Degrelle est donc encore presque un jeune homme, et c'est cela qui rend son aventure plus extraordinaire. Une jeune Allemande à qui je demandais si on le connaissait dans son pays, me répondit en riant : « Oh! oui, c'est le bébé belge ! » Il faudrait mal connaître*

*l'Allemagne pour voir dans ce mot, que j'aime bien, la moindre méfiance et le moindre mépris. Rien de commun avec ces Belges ou ces Français qui, aux premières nouvelles du succès du rexisme, ont haussé les épaules devant ce « mouvement de gamins ». Chez nous, on commence d'abord par se méfier de la jeunesse. Le premier mérite de Rex serait de changer tout cela. Tout contact avec le jeune mouvement, et plus encore avec le « bébé belge » nous enseigne la valeur de la jeunesse.*

*Ce que pensent à la même heure tant de jeunes gens, eux aussi enfants devant la guerre et enfants devant l'armistice, tant de jeunes gens pour qui l'avenir n'est pas beau, et qui voient renaître les vieilles erreurs et les vieux crimes, dégoûtés de l'idéalisme vain, du réalisme cynique, anxieux de découvrir les conditions d'une vie normale à travers un siècle agité, Léon Degrelle le pense, lui aussi, il le sent, avant même de raisonner et d'analyser, par cette jonction supérieure de son esprit et de son sang à l'esprit et au sang d'une époque, sans laquelle il n'est peut-être pas de meneur d'hommes. C'est ce que Péguy appelait le mystère de la promotion, ce qui unit les jeunes gens de la même promotion, du même âge.*

*C'est cette jeunesse qui éclate aux dernières lignes de sa récente Lettre aux Français, quand, après avoir adjuré la France de se retrouver, de construire l'Etat, de reconnaître ses traditions nationales et son chef, son chef ouvrier et paysan, Léon Degrelle termine par des lignes qui font penser à quelque Bonaparte devant ses soldats d'Italie par le même rythme, la même confiance de jeune barbare en l'avenir.*

*Les Français qui veulent la renaissance de leur nation ne peuvent mieux faire que de les méditer, et l'on ne peut mieux faire non plus que de terminer par elles :*

« Français, nous étions jeunes, pauvres, inconnus de tous en commençant. Et à trente ans nous allons être les maîtres.

« Dans la vie, tout est facile, tout réussit trop vite ! On n'a même pas le temps de lutter, ni de souffrir...

« Quand on veut gagner, on gagne !

« Toujours!

« A coup sûr!

« Français, pour sauver demain la France, retrouvez aujourd'hui déjà des âmes de vainqueurs ! »

Novembre 1936.